SPECIMEN

DES

CARACTÈRES

DE LA FONDERIE NORMALE

À

BRUXELLES,

PROVENANT DE LA FONDERIE

DE

JULES DIDOT

ET DE SON PÈRE

PIERRE DIDOT.

À HAARLEM,

CHEZ JOH. ENSCHEDÉ EN ZONEN.

MDCCCCXIV.

AVANT-PROPOS.

François Ambroise Didot (1730—1804) laissa ses affaires en 1789 à ses deux fils. L'aîné Pierre (1761—1853) acquit l'imprimerie, tandisque le cadet Firmin (1764—1836) prit la direction de la fonderie. Pierre montra une grande énergie qui donna de la prospérité à son imprimerie et à son atelier parurent des éditions achetées au poids de l'or jusqu' en nos jours par les bibliophiles. Nous pensons aux belles éditions de Virgile et Horace, aux Voyages de Denon, à l'Iconographie grecque et romaine de Visconti, et surtout à l'Edition de Racine de 1801 considérée par le jury de l'exposition en 1806 comme un idéal d'art typographique, produit nulle part. Brunet la mentionne en son manuel du Libraire: „Cette édition est le livre le plus magnifique que la typographie d'aucun pays ait encore produit."

Les oeuvres mentionnées étaient imprimées avec les types superbes, gravées par son frère Firmin, et rien d'étonnant à voir l'imprimeur ambitieux ne se reposant pas, avant qu'il n'eût joint à son imprimerie une fonderie par laquelle ses oeuvres acquierraient un cachet plus particulier encore.

Environ 1809 il réalisa son projet; avec l'aide du graveur Vibert on créa une série de caractères, jamais égalée. Nous n'y trouvons pas moins de 12 assortiments de 6—12 points typographiques, montant par ½ point, exécutés avec une telle précision, que même l'oeil de l'expert est incapable de reconnaître des différences. D'ailleurs tous les types de la nouvelle fonderie de Pierre Didot excellent par précision et exactitude d'exécution.

En 1819 la fonderie fut achevée et le premier spécimen parut sous le titre:

Spécimen des nouveaux caractères de la Fonderie et de l'Imprimerie de P. Didot, l'aîné, chevalier de l'Ordre Royal de Saint-Michel, imprimeur du Roi et de la Chambre des Pairs, Dédié à Jules Didot, fils, chevalier de la Légion d'Honneur, Paris, 1819.

Nous apprenons par la préface de ce spécimen, que le fils Jules, âgé de 25 ans, avait déjà été admis dans les affaires de son père Pierre, qu'il en était même l'associé.

Après deux ans parut un spécimen in 4° de cette fonderie, intitulé: Essai d'un nouveau caractère, offrant un essai lyrique, de P. Didot l'aîné, chevalier de l'Ordre Royal de Saint-Michel, imprimeur du Roi et de la Chambre des Pairs.

L'établissement typographique de P. Didot, dirigé sur ces entrefaites par le fils Jules tout seul (1794—1871) existait jusqu' en 1827, lorsqu'il fut mis en vente, raison inconnue.

Les données qui doivent nous apprendre la marche suivante de ces affaires, sont fort rares. Puisse-t-on croire aux récits (d'ailleurs pas très sûrs) du journaliste Libry Bagnano, celui qui a joué un rôle si remarquable pendant la révolution belge à Bruxelles, on lui aurait offert trois fois l'achat de l'établissement Didot, affaire échouée parceque l'occasion lui manquait de se rendre à Paris, et ne connaissant personne de confiance qui aurait pu agir en son nom.

En 1828 le gouvernement des Pays-Bas acheta l'imprimerie et la fonderie de Jules Didot, contre le gré du mentionné imprimeur-journaliste. Selon Paul Dupont (Histoire de l'Imprimerie, Paris 1854) la somme de l'achat monta jusqu' à frs. 400.000, payé par le Roi Guillaume I, assisté par la Caisse nationale pour l'industrie d'une avance de Fl. 30.000 avec l'intention de fonder à Bruxelles un

établissement de tout premier ordre, destiné principalement à la réimpression d'oeuvres françaises (A. C. Kruseman Gesch. v. d. Ned. Boekhandel I pag. 524). La même année M. Weemaels prit la direction, mais sans aucun succès.

Libry Bagnano, peu enthousiasmé de la nouvelle affaire, la décrit en son ouvrage: l'Autocratie de la Presse, page 100 de la façon suivante: „L'imprimerie normale créée par le gouvernement qui avait acheté au poids de l'or le bel établissement de Jules Didot, aurait pu soutenir toute seule la lutte que je venais d'engager, mais ce même etablissement était tombé entre les griffes d'une nuée d'intrigans qui ne voulaient en faire qu'une boutique pour leur propre compte, sans même en définitive en avoir la moindre capacité. Quoique venu un peu tard, l'établissement normal aurait pu opérer politiquement un bien immense, et balancer sans beaucoup d'efforts, l'action subversive de la presse périodique dont venaient de s'emparer ces mêmes factieux qui deux ans plus tard, bouleversèrent leur pays. Mais que pouvait-on espérer d'une fondation livrée à un Plaisant, à un Bartholémy, gendre et marionnette de ce même Gendebien qui n'aspire qu' à marcher sur les traces de Robespierre?"

Et en annotation il ajoute:

„L'établissement normal était d'ailleurs si bien administré, qu' au commencement de 1830 il se trouvait déjà en déconfiture. Ce fut alors un sieur Weemaels qui en obtint la gestion et je me garderai bien de le confondre avec les histrions qu'il remplaçait, mais il n'avait pas même une idée élémentaire des choses qu'il allait administrer; aussi cette magnifique imprimerie se trouva paralysée pour le bien dès le premier jour de sa fondation."

Lorsqu' après l'explosion des troubles belges on se trouva incapable de rendre l'avance, le matériel de l'établissement fut séquestré: action qui ne fut anéantie qu'après le traîté qui détermina la séparation de la Belgique de la Hollande.

Cette séquestration fut contraire à l'intention de Weemaels à transporter l'imprimerie normale en Hollande, selon Libry Bagnano circonstance favorable, sinon les principaux industriels typographes de Hollande auraient été ruinés. A l'égard de ce sujet nous lisons (p. 479): „L'imprimerie normale, fondée à Bruxelles en 1828 possédait d'immenses moyens matériels; mais bien que l'on y songeât, ce superbe établissement, qui n'a cessé de jouer de malheur, passa par la main d'une nuée d'intrigans et de fripons, hostiles au gouvernement, ennemis jurés de tout ce qui porte un nom hollandais, et finit par être confié à un honnête homme, il est vrai, M. Weemaels, mais qui n'avait pas seulement l'ombre d'une idée de la marche qu'il devait suivre pour obtenir de ce bel établissement le parti qu'il convenait d'en tirer, tant sous le rapport industriel que politique.

M. Weemaels ne voyait qu'un emploi lucratif pour lui dans la direction, sous le nom fictif de société, *pour qu'il avait eu l'adresse de se faire donner: autant aurait valu faire de lui un évèque* in partibus, *ou un général sans commandement: je suis loin de contester les titres que peut avoir aux emplois un homme d'honneur demeuré fidèle à ses sermens, plus loin encore de le confondre avec les histrions qui l'avaient précédé; mais la vérité m'oblige de dire que l'Imprimerie normale, nulle en Belgique et paralysée dès sa naissance, serait devenue en de telles mains le fléau*

de la Hollande sous le rapport industriel, sans cesser d'être nulle sous le rapport politique."

Ce témoignage n'était pas très flatteur pour M. Weemaels. D'ailleurs pas bien juste non plus, car lorsqu' en 1837 l'affaire fut transportée à la Haye, un mouvement s'éleva parmi les imprimeurs de Hollande, pour empêcher le travail au nouvel établissement.

Et avec succès. Pendant quelque temps on travaillait à l'imprimerie etablie dans la Zeestraat à la Haye avec l'aide d'ouvriers belges et hollandais.

En 1839 plus que jamais on eut l'idée d'établir également la fonderie, ce qui aurait été un contretemps sérieux pour la maison „Enschedé" fournisseur de l'imprimerie du gouvernement et il fallait empêcher à tout prix la réalisation de ce projet. La Société du Cercle des libraires était de cet avis, ainsi que la plupart des libraires et imprimeurs, en plus la nation hollandaise qui avait à cette époque là un parti-pris violent contre tout ce qui était belge.

Des gens de haute position s'occupaient également de cette question. Le gouverneur du Roi dans la Province de Hollande envoyait une pétition, les membres de la Chambre des Députés discutaient le sujet dans leurs séances et à la fin la maison Enschedé s'adressa au Roi.

Les efforts réunis avaient le succès espéré. Le matériel typographique fut ajouté à celui de l'Imprimerie du Gouvernement et les outils destinés à la fonderie, ainsi que les matrices et les moules furent déposés dans un sous terrain jusqu' en 1850, année dans laquelle le matériel entier fut mis aux enchères. La maison Joh. Enschedé en Zonen, derniers enchères, acheta les 4320 poinçons et les 6858 matrices.

LA PRÉFACE DU SPECIMEN

DE 1819

DE

PIERRE DIDOT.

AVIS.

J'ai dû suivre et adopter l'ordre numérique pour la dénomination de mes caractères, au lieu des noms insignifiants et souvent bizarres conservés encore aujourd'hui dans presque toutes les imprimeries, tels que Perle, Parisienne, Nompareille, Mignonne, Petit texte, Gaillarde, Petit romain, Philosophie, Cicéro, Saint Augustin, etc., lesquels n'offrent aucune idée de leurs proportions particulières ni de leur corrélation, qui en effet existe rarement entre eux d'une manière exacte.

Cet ordre numérique, le seul vraiment convenable, a été ainsi établi par mon père; et le nom de chacun de ses caractères particuliers en présentoit à-la-fois le signalement. Il a donc donné à celui qu'il a voulu prendre pour point de départ, et qui répond à peu près au petit caractère connu dans les imprimeries sous la dénomination de Nompareille, une proportion fixe et invariable, la ligne de pied-de-roi. Il l'a nommé le six, parceque le corps de ce caractère contient six points, ou six sixièmes de ligne. Le sixième de ligne, ou le point, est la plus petite partie qu'il soit possible de fondre, soit comme espace entre les mots, soit comme interligne. Ainsi donc le six comprend dans son corps, c'est-à-dire avec les lettres longues d'en haut et d'en bas, telles que b, p, *etc. (ou simplement la lettre* j, *dont le point et la queue complètent la dimension totale); le corps six, dis-je, comprend une ligne juste de pied-de-roi: le sept comprend une ligne, plus un sixième de ligne, ou sept points, etc.*

A ces dimensions établies j'ai ajouté des corps intermédiaires, ou demi-points, afin d'obtenir et de présenter plus de richesse et de variété dans les proportions des différents corps; et par là, du six au douze, j'ai augmenté de six le nombre de mes caractères. Leur progression graduelle est ainsi d'un demi-point seulement, ou d'un douzième de ligne; et ce douzième de ligne dans toute l'étendue du corps n'augmente que d'un trente-deuxième de ligne environ la grosseur la plus apparente dans chaque caractère, je veux dire celle des lettres médiales, telles que i, m, n, u, r, *etc. Il est impossible d'établir des nuances moins sensibles entre les corps différents. Au-delà il n'y auroit plus que confusion, et mélange inévitable dans les caractères d'une imprimerie.*

Tous ceux-ci ont été gravés sous mes yeux, d'après les modèles que j'ai fixés généralement pour les différents types, et les changements particuliers que j'ai fait subir à quelques uns d'entre eux, notamment au g, *et à l'*y. *Depuis environ dix années consécutives, pendant lesquelles j'ai employé assez régulièrement à peu près trois heures par jour à ce travail avec M. Vibert, actuellement sans doute l'un de nos plus habiles graveurs en lettres, ou poinçons, mes retouches les plus multipliées, mes indications les plus minutieuses, peut-être même mes caprices de perfectionnement, qui souvent m'ont porté à recommencer deux ou trois fois les mêmes types, n'ont pu refroidir son zèle, ni me laisser entrevoir le terme de sa patience.*

S'il est vrai que dans les arts industriels il existe un point où il faut s'arrêter, je ne pense pas y être parvenu. Aussi me proposè-je de rectifier successivement plusieurs types qui me paroissent susceptibles d'amendement: et les corrections enfin que je n'aurai pas su faire n'échapperont pas au goût sûr et déja exercé de mon fils, aujourd'hui mon associé, dans peu d'années mon successeur.

ROMAINS ET ITALIQUES.

LE QUATRE ET DEMI.

À MON FILS.

C'est pour toi, Jules, mon cher fils,
Que je commençai cet ouvrage;
C'est pour toi que je le finis :
Ces types, enfin réunis,
Sont désormais à ton usage.
Tu les vis, tendant par degré,
Depuis leur ébauche première,
Vers ce point toujours desiré
Qu'on entrevoit, qu'on n'atteint guère,
S'embellir, du moins à ton gré,
D'une forme assez régulière.
Dans ce travail minutieux,
Et de fait, comme en apparence,
Monotone, fastidieux,
Toutefois à l'œil curieux
Moins indifférent qu'on ne pense,
Tu me plaignois de ma constance.
Ah ! plutôt félicite-moi ;
Durant la fleur de ton jeune âge
Je me suis captivé pour toi ;
De mon temps quel plus doux emploi!
J'y croyois voir ton avantage.
Ils te seront donc précieux,
Comme un fruit de ma patience :
Sans doute ils pourroient être mieux;
Mais voilà toute ma science.
Si pourtant, à force d'essais,
De soins et de persévérance,
Dans l'art qui me plut dès l'enfance
Je pus avoir quelque succès,
Tu dois en obtenir quelque autre.
Mon fils, ne te rebute pas,
Et tu sauras marquer ton pas
Plus loin que n'a porté le nôtre.
L'amour-propre, qui sottement
S'applaudit et se félicite,
L'amour-propre, sans fondement,
Bien qu'appuyé sur le mérite,
D'un art utile, ou d'agrément,
Se persuade vainement
Qu'il a su fixer la limite.
Non; le goût s'épure toujours,
Et sa recherche est infinie.
D'un fleuve arrête-t-on le cours ?
Met-on des bornes au génie ?
Celles de l'art que je chéris,
Qu'à d'autres pour toi je préfère,
Que tu connois, que tu chosis,
Tu les reculeras, j'espère ;
D'avance je m'en applaudis.
Je te devrai, je le prédis,
L'éclat du sort le plus prospère ;
Les heureux succès d'un bon fils
Comblent le bonheur d'un bon père.

Pierre Didot, l'aîné.

No. 112

LE QUATRE ET DEMI.

VENISE.

Dans Venise la rouge,
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un falot.
Seuls, assis à la grève,
Le grand lion soulève,
Sur l'horizon serein,
Son pied d'airain.
Autour de lui, par groupes
Navires et chaloupes,
Pareils à des hérons
Couchés en ronds,
Dorment sur l'eau qui fume
Et croisent dans la brume,
En légers tourbillons,
Leurs pavillons,
La lune qui s'efface
Couvre son front qui passe
D'un nuage étoilé
Demi-voilé.
Ainsi, la dame abbesse
De Sainte-Croix rabaisse
Sa cape aux vastes plis
Sur son surplis;
Et les palais antiques,
Et les graves portiques,
Et les blancs escaliers
Des chevaliers,
Et les ponts, et les rues,
Et les mornes statues,
Et le golfe mouvant
Qui tremble au vent,
Tout se tait, fors les gardes
Aux longues hallebardes,
Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux.
— Ah! maintenant plus d'une
Attend, au clair de lune,
Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.
Pour le bal qu'on prépare,
Plus d'une qui se pare
Met devant son miroir
Le masque noir.
Sur sa couche embaumée.
La Vanina pâmée
Presse encor son amant,
En s'endormant,
Et Narcisa, la folle,
Au fond de sa gondole,
S'oublie en un festin
Jusqu'au matin.
Et qui, dans l'Italie,
N'a son grain de folie?
Qui ne garde aux amours
Ses plus beaux jours?

LE SIX.

AU LECTEUR.

J'aurois bien pu, selon l'usage,
Répétant le même passage,
Ou le tronquant à tout propos,
A l'aide de quinze ou vingt mots,
Composer une vaste page
A tes yeux offrant, par étage,
De mes caractères nouveaux,
Petits, moyens, plus ou moins gros,
Le simple et complet assemblage:
Et peut-être eût-ce été plus sage
Que d'offrir ces types divers
Chargés d'un choix de quelques vers
Qu'à ma muse assez paresseuse
L'occasion seule a dictés,
Et qu'ici, pour toi moins heureuse,
L'occasion a présentés
Sous cette apparence trompeuse.
Y seront-ils en sûreté?
J'avouerai que pour leur défense
Sur ta faveur j'avois compté;
J'en usurpois la jouissance:
C'est un éclair de vanité
Qui fit à mon œil enchanté
Briller cette frêle assurance.
Mais au jour de la vérité,
Sous une réelle apparence,
Je vois un nombre illimité
D'écrits d'assez peu d'importance
Dont on offre à ta patience
L'orgueilleuse futilité;
Je vois que par mon imprudence
Ce nombre est encore augmenté;
Ai-je droit à plus d'indulgence?
Non, cher lecteur, en conscience,
Tu n'es pas assez respecté,
Et ton dédain très usité
Convient à ton expérience.
Mais enfin tout est compensé;
Ton rôle est assez beau, je pense:
Devant toi l'orgueil abaissé
Cherche à capter ta bienveillance,
Et cede à ton autorité.
Juge et souverain redouté,
Tu tiens le sceptre et la balance.
Tu peux louer, dans ta clémence;
Blâmer, dans ta sévérité.
Un peu loin parfois emporté,
Tu sais, sans nulle déférence,
Exerçant ta malignité,
Et ta mémoire et ta vengeance,
Armé d'un débit affecté,
Châtier, selon l'occurrence,
L'audace, la témérité,
Ou la rudesse et l'âpreté
De ces vers bouffis d'arrogance
Où l'enflure et l'extravagance
Ont mis l'intérêt de côté,
Où le goût est peu consulté,
D'où la raison souvent s'absente,
Où l'on cherche en vain la clarté,
L'éloquente simplicité,
La grace, naïve et touchante.
Oui, sur cet amas rebuté
De poétique impertinence
Quand ton jugement est porté,
L'appel à la postérité
Laisse, hélas! bien peu d'espérance.
Rapidement le temps s'avance;
C'en est fait, leur sort est rempli;
Le temps, confirmant ta sentence,
Les plonge avec indifférence
Dans l'immense fleuve d'oubli.

P. D.

LE SIX.

MIMI PINSON.

CHANSON.

Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connait.
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette!
Et qu'un bonnet.
Le Grand Turc en a davantage.
Dieu voulut de cette façon
La rendre sage.
On ne peut pas la mettre en gage,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté.
Cette fleur dans son cœur éclose,
Landerirette!
C'est la gaité.
Quand un bon souper la réveille,
Elle fait sortir la chanson
De la bouteille.
Parfois il penche sur l'oreille,
Le bonnet de Mimi Pinson.

Elle a les yeux et la main prestes.
Les carabins, matin et soir,
Usent les manches de leurs vestes,
Landerirette!
A son comptoir.
Quoique sans maltraiter personne,
Mimi leur fait mieux la leçon
Qu'à la Sorbonne.
Il ne faut pas qu'on la chiffonne,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson peut rester fille,
Si Dieu le veut, c'est dans son droit.
Elle aura toujours son aiguille,
Landerirette!
Au bout du doigt.
Pour entreprendre sa conquête,
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon:
Faut être honnête;
Car il n'est pas loin de sa tête,
Le bonnet de Mimi Pinson.

D'un gros bouquet de fleurs d'orange
Si l'amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,
Landerirette!
A lui donner.
Ce n'est pas, on se l'imagine,
Un manteau sur un écusson
Fourré d'hermine;
C'est l'étui d'une perle fine,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain:
Aux trois jours elle a fait la guerre.
Landerirette!
En casaquin.
A défaut d'une hallebarde,
On l'a vue avec son poinçon
Monter la garde.
Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson.

LE SIX ET DEMI.

À MADAME A. M**.

Vous qui joignez à la gaieté,
Certain fonds de mélancolie,
En qui, par un secret traité,
Tout plait, tout contraste et s'allie,
Le calme, la vivacité,
Et la malice et la bonté,
Et la raison et la folie;
D'un défaut, d'une qualité,
Vous également embellie,
Dont l'esprit, par mainte saillie,
Avec aisance et liberté
Se porte à tout, à tout se plie,
Et n'a jamais rien d'apprêté;
Vous, piquante d'espiéglerie,
Riche de sensibilité,
De graces, de naïveté,
De tous les dons qu'on apprécie,
Et, sans en être enorgueillie,
Assez aimable, assez jolie
Pour braver même la beauté,
Adèle, à mon œil enchanté
Je ne sais par quelle magie
S'offre encore un plus beau côté,
Qui du moins peut être vanté
Sans crainte d'éveiller l'envie,
Sans blesser votre modestie,
Sans atteindre à la vérité:
D'un fonds riche en totalité
Quelle intéressante partie!
Quel charme qu'une douce amie,
Une épouse ayant mérité
D'être aussi tendrement chérie,
Une mère avec volupté
Des soins de la maternité
Goûtant la douceur infinie,
Sans s'épargner leur âpreté;
Qui dans ces soins se multiplie,
Le dirai-je? se sacrifie,
Et jour et nuit veille attendrie
Près de l'enfant qu'elle a porté,
Tendre fleur trop souvent flétrie!
Adèle, j'ai bien consulté,
Ecoutez-moi, je vous supplie:
Adèle, i[illegible] va de la vie,
Ménage[illegible] mieux votre santé;
C'est sur ce point, sansflatterie,
Qu'on vous a par-tout contesté
Le renom de femme accomplie.

P. D.

LE SIX ET DEMI.

MADRID.

Madrid, princesse des Espagnes,
Il court par tes mille campagnes
Bien des yeux bleus, bien des yeux noirs.
La blanche ville aux sérénades,
Il passe par tes promenades
Bien des petits pieds tous les soirs.

Madrid, quand tes taureaux bondissent,
Bien des mains blanches applaudissent,
Bien des écharpes sont en jeux.
Par tes belles nuits étoilées,
Bien des senoras long voilées
Descendent tes escaliers bleus.

Madrid, Madrid, moi, je me raille
De tes dames à fine taille
Qui chaussent l'escarpin étroit;
Car j'en sais une par le monde,
Que jamais ni brune ni blonde
N'ont valu le bout de son doigt!

J'en sais une, et certes la duègne
Qui la surveille et qui la peigne,
N'ouvre sa fenêtre qu'à moi;
Certes, qui veut qu'on le redresse,
N'a qu'à l'approcher à la messe,
Fût-ce l'archevêque ou le roi.

Car c'est ma princesse andalouse!
Mon amoureuse! ma jalouse!
Ma belle veuve au long réseau!
C'est un vrai démon! c'est un ange.
Elle est jaune comme une orange,
Elle est vive comme un oiseau!

Oh! quand sur ma bouche idolâtre
Elle se pâme, la folâtre,
Il faut voir dans nos grands combats
Ce corps si souple et si fragile,
Ainsi qu'une couleuvre agile,
Fuir et glisser entre mes bras!

Or si d'aventure on s'enquête
Qui m'a valu telle conquête,
C'est l'allure de mon cheval,
Un compliment sur sa mantille,
Puis des bonbons à la vanille
Par un beau soir de carnaval.

LE SEPT.

LE SIGNALEMENT D'ÉMILIE H**.

Nez petit, bouche très jolie,
Sourcils châtain clair, où l'Amour,
Méditant quelque espiéglerie,
De son arc avec symétrie
Traça la forme et le contour.
Front calme, animé tour-à-tour,
Front charmant, dont l'aspect varie,
Doux symbole, image chérie
D'un cœur naïf et sans détour.
Ainsi l'aube aux portes du jour
En rougissant s'est embellie;
Tel le zéphyr dans la prairie,
Errant sur leur tige fleurie,
Tour-à-tour à nos yeux surpris
Chache la rose sous les lis,
La découvre à sa fantaisie.
Mais laissons à la poésie
Son agréable fiction;
Point d'art, point de prétention,
Soyons fidéles. Pied mignon,
Joli bras, œil vif et fripon,
Taille élégamment arrondie,
Moyenne, et faite de façon,
Sous longue robe, ou court jupon,
Qu'elle plaît en chaque partie,
Depuis les pieds jusqu'au menton.
Air étranger à la folie,
Étranger à la pruderie,
Qui tient à-la-fois de Junon,
Et, pour les citer par leur nom,
D'Euphrosine, Aglaé, Thalie.
Age que chérit Cupidon,
Que le blond Hymen apprécie,
Le plus bel âge de la vie,
Où d'aimer s'ouvre la saison.
Gaieté, gentillesse, bon ton,
Doux sourire, aimable abandon,
Voux touchante, grace infinie;
Tel est, avec rime et raison,
Le signalement d'Émilie.

ENVOI.

Heureux le jeune et tendre amant
Qui, conduit par le sentiment
Dans la recherche d'une amie,
Et d'un hymen de sympathie
Voulant former le nœud charmant,
Digne d'un tel enchantement,
Aura su toucher Émilie,
Et, fier de son consentement,
Prononcera le doux serment
De l'adorer toute la vie!

P. D.

LE SEPT.

BALLADE À LA LUNE

C'était, dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i.
Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil,
Dans l'ombre,
Ta face et ton profil?
Es-tu l'œil du ciel borgne?
Quel chérubin cafard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard?
N'es-tu rien qu'une boule?
Qu'un grand faucheux bien gras
Qui roule
Sans pattes et sans bras?
Es-tu, je t'en soupçonne,
Le vieux cadran de fer
Qui sonne
L'heure aux damnés d'enfer?
Sur ton front qui voyage,
Ce soir ont-ils compté
Quel âge
A leur éternité?
Est-ce un ver qui te ronge,
Quand ton disque noirci
S'allonge
En croissant rétréci?
Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit? T'étais-tu
Cognée
A quelque arbre pointu?
Car tu vins, pâle et morne,
Coller sur mes carreaux
Ta corne,
A travers les barreaux.

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phœbé
La blonde
Dans la mer est tombé.
Tu n'en es que la face,
Et déjà, tout ridé,
S'efface
Ton front dépossédé,
Rends-nous la chasseresse,
Blanche, au sein virginal,
Qui presse
Quelque cerf matinal!
Oh! sous le vert platane,
Sous les frais coudriers,
Diane,
Et ses grands lévriers!
Le chevreau noir qui doute,
Pendu sur un rocher
L'écoute,
L'écoute s'approcher.
Et, suivant leurs curées,
Par les vaux, par les blés,
Les prées,
Ses chiens s'en sont allés.
Oh! le soir, dans la brise,
Phœbé, sœur d'Apollo,
Surprise
A l'ombre, un pied dans l'eau!
Phœbé qui, la nuit close,
Aux lèvres d'un berger
Se pose,
Comme un oiseau léger.
Lune, en notre mémoire,
De tes belles amours
L'histoire
T'embellira toujours.

LE SEPT ET DEMI.

À M. DE M***.

Époux d'une femme charmante,
Dont seul tu possèdes le cœur;
Toi qui la vois, pour ton bonheur,
Trois fois mère, et toujours amante;
Toi qui, regardant en pitié
Et l'ambition et l'envie,
Sais dans les soins de l'amitié
Trouver les plaisirs de la vie;
Cher M***, tu dois saisir
L'occasion qui se présente;
Oui, tu dois remplir mon attente;
Sais-tu refuser un plaisir?
  Écoute, je voudrois offrir
Par tes mains ce petit volume
À la personne dont ma plume
Va te griffonner le portrait.
Ce ne sera qu'un simple trait,
Indice de la ressemblance,
Et tant bien que mal arrêté;
Mais, malgré son insuffisance,
Tu l'y reconnoîtras, je pense,
Sans la moindre difficulté.
Comme sur ton habileté,
Je dois compter sur ta prudence;
N'offre qu'aux yeux de l'indulgence
Ce portrait avec confiance
À mon souvenir emprunté,
Flatteur peut-être en apparence,
Mais loin, bien loin d'être flatté.
  C'est la plus touchante Beauté,
Tout-à-la-fois sensible et sage;
Elle a les traits de la bonté,
Un doux sourire, un doux langage.
La raison, l'esprit, la gaieté,
Les talents, voilà son partage;
Et l'hymen dont le nœud l'engage
Fait toute sa félicité.
Elle a de plus en apanage
Des Graces la légèreté,
Leur aimable naïveté,
Et leur innocent badinage.
Qui la voit en est enchanté;
Qui la connoît l'est davantage:
Un air noble, exempt de fierté,
Et modeste avec dignité,
Sait imposer sur son passage
Ce respect, ce discret hommage,
Ce tribut du cœur agité,
Que commandoit, dans un autre âge,
L'aspect d'une divinité.

P. D.

LE SEPT ET DEMI.

BALLADE À LA LUNE

SUITE.

Et toujours rajeunie,
Tu seras du passant
Bénie,
Pleine lune ou croissant.
T'aimera le vieux pâtre,
Seul, tandis qu'à ton front
D'albâtre
Ses dogues aboieront.
T'aimera le pilote
Dans son grand bâtiment,
Qui flotte,
Sous le clair firmament!
Et la fillette preste
Qui passe le buisson,
Pied leste,
En chantant sa chanson.
Comme un ours à la chaine,
Toujours sous tes yeux bleus
Se traine
L'Océan montueux.
Et qu'il vente ou qu'il neige,
Moi-même, chaque soir,
Que fais-je,
Venant ici m'asseoir?
Je viens voir à la brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.
Peut-être quand déchante
Quelque pauvre mari,
Méchante,
De loin tu lui souris.
Dans sa douleur amère,
Quand au gendre béni
La mère
Livre la clef du nid,
Le pied dans sa pantoufle,
Voilà l'époux tout prêt
Qui souffle
Le bougeoir indiscret.
Au pudique hyménée
La vierge qui se croit
Menée,
Grelotte en son lit froid,
Mais monsieur tout en flamme
Commence à rudoyer
Madame
Qui commence à crier.
„ Ouf! dit-il, je travaille,
Ma bonne, et ne fais rien
Qui vaille;
Tu ne te tiens pas bien."
Et vite il se dépêche.
Mais quel démon caché
L'empêche
De commettre un péché?
„ Ah! dit-il, prenons garde!
Quel témoin curieux
Regarde
Avec ces deux grands yeux?
Et c'est, dans la nuit brune
Sur son clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

LE HUIT,

un peu foible et resserré, particulièrement destiné à la poésie, dans l'in-18.

À UN AMI

QUI M'AVOIT ADRESSÉ LE MANUSCRIT D'UN AUTEUR
DE QUELQUES POÉSIES ÉROTIQUES.

Tu me parois bien empressé
De savoir ce que j'ai pensé
D'un manuscrit que sans malice
Tu m'auras peut-être adressé:
Qu'ainsi le ciel te soit propice!
A te parler sans artifice,
L'auteur me semble encor novice;
Son recueil m'a paru glacé.
Ce feu divin qui te consume,
Qui brûle tout ce qu'il atteint,
Ici dort, languit, et s'éteint,
Sans qu'un vers heureux le rallume.
J'y vois, comme dans maint volume,
Un amant qui toujours se plaint,
Qui par degré jusqu'au délire
Veut s'abreuver de sa douleur,
Puis s'éloigne en touchant sa lyre,
Confidente de son malheur.
Où va-t-il? Faut-il te le dire?
Qui peut l'ignorer aujourd'hui?
Sur un roc désert il a fui.
Là, dans sa sauvage retraite,
La nuit, d'une voix indiscrète
Il chante aux échos réveillés
Des vers constamment publiés,
Ou dont chacun a la recette,
Et que n'avoit point oubliés
L'écho qui toujours les répète.
Il chante quand le jour a lui;
Il chante quand le jour expire:
Ses vers, empreints de son ennui,
Sont attristés de son martyre;
Et je te plaindrois plus que lui,
Si tu t'obstinois à les lire.

P. D.

LE HUIT.

À DE JEUNES IRLANDOISES

QUI M'AVOIENT DEMANDÉ QUELQUES VERS.

S'il m'est doux de vous obéir,
Je l'avouerai, c'est un plaisir
Qui dans cet instant m'embarrasse.
Aisément un autre en ma place
Pour son début vous auroit dit:
Quand Jane fait une demande,
Ou lorsque Maria commande,
C'est aux Graces qu'on obéit.
Non pas moi, ne vous en déplaise;
Vous riez souvent un peu trop
Des compliments à la françoise.
Eh bien! soyez fort à votre aise,
Vous n'en entendrez pas un mot.
Et pour vous tenir ma promesse,
Si, dans la fleur de la jeunesse,
Vous alliez à l'enjouement
Le don exquis du sentiment,
Une douceur enchanteresse,
Un bon cœur, un bon jugement,
Et les vertus et la sagesse;
D'où naîtroit mon étonnement?
Vous tenez tout de votre mère;
Vous n'avez fait que l'imiter;
Et vous avez su profiter
Des sages conseils d'un bon père:
Voilà, je crois, tout le mystère;
Est-ce un sujet de vanité?
Je veux être encor plus sincère,
Blâmant avec rigidité
Votre excessive défiance,
Ou votre amour-propre, irrité
De trouver quelque résistance:
Nous nous y connoissons en France.
Comment? vous voudriez, je crois,

P. D.

LE HUIT ET DEMI,

particulièrement destiné à la poésie, dans l'in-12.

BOUQUET À MISS JANE* S.

LE JOUR DE SA FÊTE.

Ce bouquet, dans son ordonnance,
Cache un sens que je crois saisir :
Jane, sous votre bon plaisir,
J'en donnerai l'intelligence.

Le symbole de la candeur,
Le lis, toujours cher à la France,
Sans tache, ainsi que l'innocence,
Jane, est moins pur que votre cœur.

La sensitive intéressante
S'observe, et fuit tous les hasards;
Ainsi se peint dans vos regards
La sensibilité prudente.

Exhalant la plus douce odeur,
Cette rose, fraîche et vermeille,
Est l'emblème de la pudeur,
Dont le fard vous sied à merveille.

L'immortelle, au grave maintien,
Indique la persévérance;
Vous l'avez, Jane, et dès l'enfance
Vous persévérez dans le bien.

De l'oranger la même tige
Vous offre la fleur et le fruit :
De sagesse jeune prodige,
Vous offrez le même produit.

La pensée est ce qu'on desire
Obtenir quelquefois de vous :
En tout temps, j'oserai le dire,
Pour Jane elle fleurit chez nous.

Si Flore eût eu dans son empire
Un sujet vraiment précieux,
Doux symbole, interprète heureux
Des sentiments que Jane inspire,
Cette fleur seroit sous vos yeux,
Et vous daigneriez lui sourire.
Corrigez le sort envieux;
Réparez pour nous ce dommage;
Accordez le même avantage
A ces œillets ambitieux,
Et recevez en chacun d'eux
Nos respects, nos vœux, notre hommage.

* *Jane* se prononce *Djène.*

P. D.

LE HUIT ET DEMI.

À UNE FLEUR

Que me veux-tu, chère fleurette,
Aimable et charmant souvenir?
Demi-morte et demi-coquette,
Jusqu'à moi qui te fait venir?

Sous ce cachet enveloppée,
Tu viens de faire un long chemin.
Qu'as-tu vu? que t'a dit la main
Qui sur le buisson t'a coupée?

N'es-tu qu'une herbe desséchée
Qui vient achever de mourir?
Ou ton sein, prêt à refleurir,
Renferme-t-il une pensée?

Ta fleur, hélas! a la blancheur
De la désolante innocence;
Mais de la craintive espérance
Ta feuille porte la couleur.

As-tu pour moi quelque message?
Tu peux parler, je suis discret.
Ta verdure est-elle un secret?
Ton parfum est-il un langage?

S'il en est ainsi, parle bas,
Mystérieuse messagère;
S'il n'en est rien, ne réponds pas;
Dors sur mon cœur fraîche et légère.

Je connais trop bien cette main,
Pleine de grâce et de caprice,
Qui d'un brin de fil souple et fin
A noué ton pâle calice.

Cette main-là, petite fleur,
Ni Phidias ni Praxitèle
N'en auraient pu trouver la sœur
Qu'en prenant Vénus pour modèle.

Elle est blanche, elle est douce et belle,
Franche, dit-on, et plus encor;
A qui saurait s'emparer d'elle
Elle peut ouvrir un trésor.

Mais elle est sage, elle est sévère;
Quelque mal pourrait m'arriver.
Fleurette, craignons sa colère.
Ne dis rien, laisse-moi rêver.

LE NEUF.

À MISS MARIA S.

Elle est triste, la sœur des Graces;
Ses souvenirs et ses regrets
Dans l'ensemble heureux de ses traits
Du chagrin laissent voir les traces.
Brillant d'un moindre éclat, ses yeux
Souvent se remplissent de larmes.
Amour, Hymen, aimables dieux,
Conservez pour vous tant de charmes.
Venez sur-tout, moments heureux
Qui, la rendant à sa contrée,
Auprès d'une mère adorée
Devez voir comblés tous ses vœux.
Hâtez-vous, moments douloureux
Qui devez nous séparer d'elle.
Oui, l'amitié, tendre et fidèle,
Par un sentiment généreux,
Quand il le faut, se sacrifie.
Ainsi pour vous elle s'oublie,
Et croit prouver sa pureté.
L'intérêt de votre santé
Doit l'emporter sur toutes choses.
Il est temps que les jeux, les ris,
Sur ce teint trop chargé de lis
Reviennent effeuiller des roses.

P. D.

LE NEUF.

LE RHIN ALLEMAND

PAR BECKER

TRADUCTION FRANÇAISE

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides;

Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

Il ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu;

Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.

LE NEUF ET DEMI.

À UNE DAME

qui m'avoit demandé d'autres paroles sur un air qui lui plaisoit.

Bonheur d'aimer, seul tu remplis mon ame;
Un tendre époux a comblé tous mes vœux:
Heureuse mère, et plus heureuse femme,
De mon hymen des fleurs forment les nœuds.

Plaisir d'aimer séduit le cœur volage
Par cet attrait qu'offre la nouveauté;
Bonheur d'aimer est un plus doux partage;
Il est le prix de la fidélité.

Pur sentiment, tu repousses l'envie;
Contre un revers seul tu sais nous armer.
Oui, c'est par toi que je prise la vie;
Que sont des jours sans le bonheur d'aimer?

P. D.

LE NEUF ET DEMI.

LE RHIN ALLEMAND

RÉPONSE À LA CHANSON DE BECKER

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Il a tenu dans notre verre,
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement?

No. 385

LE DIX.

À TOI.

Charmant modèle de douceur,
Aimable, vertueuse fille,
Et comme fille, et comme sœur,
Les délices de ta famille;
O toi qui de tes premiers ans
Conserves la candeur, la paix et l'innocence,
Qu'il m'est doux de fêter ton vingtième printemps.
Et le jour fortuné marqué par ta naissance!
D'une main qui t'est chère accepte ce bouquet:
Une même fleur le complète;
C'est la modeste violette,
Aujourd'hui seule admise à parer le banquet.
Je me tairai sur cet emblème;
Vois comme à tes côtés triomphe la raison;
Je saurai m'abstenir, par égard pour toi-même,
De t'assurer l'honneur de la comparaison.
D'un simple aveu du moins souffre que je m'honore:
En toi je n'ai plus rien, non, rien à desirer.
Mais pour toi je desire encore;
Mes vœux s'accompliront; laisse-moi l'espérer.
«Je jouis, me dis-tu, d'un bonheur si facile!
«Pour moi dans aucun temps il ne fut étranger,
«Au sein du paternel asile;
«Contre un sort incertain je crains de le changer.»
Eh! pourrois-tu moins plaire en toute autre famille!
Crois-moi, pour mieux remplir tous les vides du cœur,
Pour bien fixer enfin l'époque du bonheur,
Il faut pouvoir bénir et son fils et sa fille.

P. D.

LE DIX.

ADIEU

Adieu, je crois qu'en cette vie
Je ne te reverrai jamais.
Dieu passe, il t'appelle et m'oublie;
En te perdant, je sens que je t'aimais.

Pas de pleurs, pas de plainte vaine.
Je sais respecter l'avenir.
Vienne la voile qui t'emmène,
En souriant je la verrai partir.

Tu t'en vas pleine d'espérance,
Avec orgueil tu reviendras;
Mais ceux qui vont souffrir de ton absence,
Tu ne les reconnaîtras pas.

Adieu! tu vas faire un beau rêve,
Et t'enivrer d'un plaisir dangereux;
Sur ton chemin l'étoile qui se lève
Longtemps encore éblouira tes yeux.

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui nous comprend,
Le bien qu'on trouve à le connaître,
Et ce qu'on souffre en le perdant.

LE DIX ET DEMI.

À M. LACAPELLE,

A L'OCCASION DE SON MARIAGE AVEC MA COUSINE

VIRGINIE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Loyal et vaillant chevalier,
Vous qu'une juste préférence
A constitué l'héritier
D'un auteur cher au monde entier,
Et plus cher encore à la France,
Pour un bien de plus d'importance
Qu'immeuble, espéces, mobilier,
Recevez dans votre partage
Son plus cher, son plus bel ouvrage,
Rare et précieux manuscrit,
Autographe, sans contredit,
Où sont empreints à chaque page
Son cœur, son ame, son esprit,
Et de ses traits la vive image.
Qu'il soit à votre libre usage,
Comme il est à votre profit.
C'est à sa compagne chérie
Qu'il a confié ce trésor;

LE DIX ET DEMI.

À M. LACAPELLE,

A L'OCCASION DE SON MARIAGE AVEC MA COUSINE

VIRGINIE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

SUITE.

Elle a su l'enrichir encor;
Sa tâche est dignement remplie;
Et, par un généreux effort,
Son cœur au vôtre le confie.
Pour le bonheur de Virginie,
Objet de ses plus tendres soins,
Quoi qu'elle ait fait, je le parie,
Vous ne vous proposez pas moins.
Mais pouvoit-elle davantage,
Quand, pour mieux mériter l'hommage
Que nous devons lui rendre tous,
Elle a couronné son ouvrage
Par le choix qu'elle a fait de vous?
Oui, près d'une fille si chère,
En qui tout doit intéresser,
L'honneur même va remplacer
Celle qui remplaçoit sa mère.

P. D.

LE ONZE,

un peu foible et resserré,
particulièrement destiné à la poésie, dans l'in-8°.

MON RÊVE.

Que d'autres à Plutus fassent des sacrifices;
Les seuls trésors des champs ont pour moi des délices.
J'habite pour jamais ce séjour enchanté
D'avance par mes vœux si long-temps habité,
Où l'art, se conformant aux goûts de la nature,
Par-tout semble avec elle errer à l'aventure.
Il finit sous ses yeux tous ces riches tableaux
Qu'offrent les bois, les monts, les vallons et les eaux:
Ici sont rapprochés les plus beaux points de vue;
Là mon œil étonné se perd dans l'étendue.
De ces coteaux riants à Bacchus consacrés
Souvent avec plaisir je descends dans les prés
Où des filles d'Io sans doute les plus belles
Pour moi d'un doux nectar vont gonfler leurs mamelles.
Là viennent folâtrer mes pétulants chevreaux;
Là quelques beaux poulains, dans peu coursiers rivaux,
Par de fréquents défis provoquant leur vitesse,
Signalent à mes yeux leur grace et leur souplesse:
Là parfois je surprends au col de mes brebis
L'indice du drap fin dont j'attends des habits.
Tandis qu'autour de moi la famille bêlante
Et prospère et bondit sur l'herbe florissante,

LE ONZE.

LES DEUX PETITS CHATS,

FABLE.

À LISE ET À CAROLINE.

Deux jolis petits chats, d'un âge différent,
L'un encor très petit, et l'autre un peu plus grand,
Tantôt innocemment s'enlaçoient de leurs pattes,
Tantôt, à leurs ébats donnant un libre cours,
S'attaquoient, se fuyoient, s'attendoient aux détours,
Déployant dans leurs jeux leurs graces délicates,
Et faisant, comme on dit, la patte de velours,
Assez souvent, mais pas toujours.
J'ai dit deux chats, c'étoient deux chattes;
Les chattes quelquefois font aussi de leurs tours.
Souvent la plus petite, ou, si l'on veut, l'espiègle,
S'échappoit par sauts et par bonds,
Suivoit son caprice pour règle,
Et, dans ses élans vagabonds,
Heurtoit fort rudement sa sœur, qui, plus paisible,
Et plus grande, déja s'occupoit d'autres soins,
Jouoit parfois encor, mais jouoit beaucoup moins.
Le repos pour l'espiègle étoit chose impossible;
Ce seul mot l'impatientoit.
Je veux jouer! lui disoit-elle.

LE ONZE ET DEMI.

ÉPITRE
À M. LE COMTE D**.

En foule aux portes du trépas
Entraînant tout ce qui respire,
L'effort d'un invisible bras
Sans choix précipite nos pas,
Et sans pitié nous plonge, hélas!
Au fond du ténébreux empire.
Déja de ses plus rudes coups
Le Sort, dans sa fureur jalouse,
En terrassant ta tendre épouse,
T'a frappé, trop sensible époux.
Mais, ta fin fût-elle prochaine,
Ton sort au sien fût-il lié,
De tous ceux qu'en sa douce chaîne
Sur ton cœur retient l'amitié,
Peut-être avant toi la moitié
Aura vu le sombre domaine.
Tel est le destin des mortels.

LE ONZE ET DEMI.

Eh! pourquoi défier l'orage?
Armé du plus ferme courage,
Tu voulus, au pied des autels,
Trompant ton douloureux veuvage,
Accompagner de froids débris,
Pour toi sacrés, de toi chéris;
Et, rouvrant encor ta blessure,
Tu vins, suffoqué de sanglots,
Jusqu'au lieu de la sépulture,
Mouiller des pleurs de la nature
Le champs stérile du repos,
Son ombre alarmée en murmure.
C'en est trop; ton sublime effort,
D'un amour constant noble gage,
Jusqu'en la coupe de la mort,
De la mort a bu le breuvage.
Rends enfin le calme à tes sens;
Cède aux vœux, entends les accents
De la douce voix qui t'implore:
Oui, par la voix de tes enfants
C'est elle qui te parle encore.
Dans l'ensemble heureux de leurs traits

VERS

À l'occasion du portrait de M. Brassin, *(Pépiniériste à Bruyère-le-Châtel) peint par madame Villers.*

C'est bien lui; la toile est parlante;
C'est Brassin, cet homme excellent,
Lui, dont l'art, le soin vigilant,
Lui, dont la culture savante,
Que Vilmorin admire et vante,
Sait, comme par enchantement,
Forcer la terre obéissante
A nourrir sans ménagement
Le rare développement
De ces végétaux qu'elle enfante,
Et l'arbre, et l'arbuste, et la plante,
Et cette récolte abondante
De fruits, tous beaux également
Dans leur espèce différente,

LE DOUZE.

D'un goût fin surpassant l'attente,
Des regards doux étonnement.
C'est lui, dont le délassement
Est un acte de bienfaisance,
Qui, pour secourir l'indigence,
Jour et nuit sans retardement
Va porter au lit de souffrance
Quelque utile médicament:
Mortel bien digne assurément
De trouver pour sa récompense
Cette douce reconnoissance,
Don du Ciel, noble sentiment,
Seul trésor, dans son dénuement,
Que le pauvre ait en sa puissance,
Et qu'il prodigue rarement.
Nous l'avons vu plein d'énergie,
D'un bras actif et vigoureux,
Deux fois ravir à l'incendie
L'humble asile du malheureux,
Et, bravant la flamme en furie,

ÉPITHALAME,

A L'OCCASION DU MARIAGE

DE MA NIECE EUGÉNIE DIDOT

AVEC M. ALEXANDRE CHALLAYE.

Nouvel époux, belle Eugénie,
De vos parents la main chérie,
Qui déja vous a fait cueillir
Les fleurs du printemps de la vie,
A son banquet digne d'envie
S'empresse de vous réunir.
Là se rencontrent quelques sages,
En petit nombre, comme ailleurs,
Qui, sans défier les orages,
De loin contemplent les naufrages,
Et du port goûtent les douceurs.
Le cœur ému, l'ame attendrie,
Déjà les auteurs de vos jours,

LE TREIZE.

Conjurant la mélancolie,
La défiance et ses détours,
La froideur, et la jalousie,
En ont confié l'heureux cours
A l'Hymen sensible, aux Amours,
A la raison, à la folie:
Heureux qui sait régler toujours
Leur accord, leur douce harmonie!
Là, des dieux respirant la vie,
L'Hymen, par sa fécondité,
L'Hymen, que mon cœur déifie,
Entretient, augmente, et varie
L'amour, l'espoir, et la gaieté;
La douce paix, la liberté,
Y président de compagnie,
Versant, offrant de tout côté
Et le nectar et l'ambrosie.
Comme, après un beau jour d'été,
La nuit, plus calme et non moins belle,

LE QUINZE.

Cette épître se trouve en tête de mon édition in-folio des œuvres de Boileau, en deux volumes, tirée seulement à 125 exemplaires, dont Sa Majesté a daigné agréer la dédicace.

AU ROI.

SIRE,

D'un monarque guerrier, l'un de tes fiers aïeux,
Despréaux a chanté le courage indomptable,
La marche menaçante et le choc redoutable,
Les assauts, les combats, et les faits merveilleux.
LOUIS, applaudis-toi d'un plus heureux partage.
Plus beau, plus fortuné, toujours cher à la paix,
Ton règne ami des lois doit briller d'âge en âge;
Tous nos droits affermis signalent tes bienfaits.
Le ciel t'a confié les destins de la France:
Qu'il exauce nos vœux, qu'il veille sur tes jours!
De ta carrière auguste exempte de souffrance
Que sa bonté pour nous prolonge l'heureux cours!

LE QUINZE.

TRISTESSE

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté?
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

LE DIX-HUIT.

Cette épître se trouve en tête de mon édition in-folio de la Henriade, tirée seulement à 125 exemplaires, dont S. A. R. Monsieur a daigné agréer la dédicace.

À S. A. R. MONSIEUR.

Frère et fils de nos rois, dont les fils aujourd'hui
Du trône et de l'état sont l'espoir et l'appui,
Entouré de l'éclat de ton nom tutélaire,
J'offre avec quelque orgueil cet œuvre de Voltaire,
Ce poëme immortel qui du meilleur des rois
A l'amour des Français éternise les droits.
Pour ce héros vaillant, humain, et magnanime,
Du monde entier Voltaire a captivé l'estime;
Et par-tout on bénit un roi si généreux,
Qui vécut pour son peuple, et sut le rendre heureux.
C'ést ainsi que Henri, digne d'un tel hommage,
Voyait par-tout les cœurs voler sur son passage...
D'un spectacle si doux toi-même as pu jouir;
La France sur tes pas s'empressa d'accourir;

LE DIX-HUIT.

SUITE.

Le peuple des cités, le peuple des campagnes,
L'habitant des châteaux, le pâtre des montagnes,
De citoyens émus des flots respectueux,
Femmes, vieillards, enfants, t'entouraient de leurs vœux.
Devant toi s'inclina cette famille immense,
Que l'aspect d'un Bourbon remplissait d'espérance.
Tu découvris ce front empreint de majesté;
Chacun y lut, Valeur, amour, et loyauté.
Ton air franc, noble et doux, cette grace touchante
Qui dispose, prévient, séduit, attire, enchante,
Pénétrait dans les cœurs ouverts de toutes parts,
Et la publique joie enivrait tes regards.
Mais toi, de cet accueil, au fond d'un cœur sincère,
Tu reportais l'honneur à ton auguste frère,
Ce roi clément et sage, et toujours plus chéri,
Qui pour tous ses sujets a le cœur de Henri.

P. D.

LE VINGT ET UN.

Couplets chantés par une des élèves
DE MADAME HÉMART,

DONT LE PENSIONNAT EST ÉTABLI RUE DE LA PÉPINIÈRE.

Un beau modéle est sous nos yeux;
C'est Minerve, c'est la prudence:
Qu'il seroit pour nous glorieux
D'en bien prendre la ressemblance!
Saisissons cet ensemble heureux,
Et ces détails remplis de grace:
Le succès, quoique un peu douteux,
Peut favoriser notre audace.

Oui, Madame, à la Vérité
Rendons cet hommage sincère,
Nous trouvons en vous la bonté
Et les tendres soins d'une mère.

LE VINGT ET UN.

Couplets chantés par une des élèves DE MADAME HÉMART.

DONT LE PENSIONNAT EST ÉTABLI RUE DE LA PÉPINIÈRE.

SUITE.

En vous nous sentons le pouvoir
De la raison, de la sagesse;
L'esprit, les talents, le savoir,
Font les droits de notre maîtresse.

À nos leçons comme à nos jeux
Vous semblez toujours vous complaire;
Pour nous, d'un travail épineux
Nous aimons bien à nous distraire:
L'esprit cherche à se divertir;
Mais le cœur a plus de constance;
Les nôtres sauront vous chérir
Sans prendre un seul jour de vacance.

P. D.

LETTRES DE DEUX POINTS.

Corps Cicero

FONDERIE TYPOGRAPHIQUE DE J. B. DARMOISE,
RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, PARIS

Corps Saint-Augustin

GILLÉ FILS, FONDEURS À PARIS, RUE JEAN
DE BAUVAIS DIVISION DU PANTHÉON

Corps Treize

PETIBON, ÉLÈVE DE FIRMIN DIDOT,
FONDEUR À PARIS, RUE DE LA BOURBE

Corps Quatorze

J. PINARD, IMPRIMEUR DU ROI, RUE
D'ANJOU-DAUPHINE, PARIS

Corps Seize

AUBERT FRÈRES, FONDEURS À
PARIS, RUE SAINT JACQUES

Corps Dix-Huit

FONDERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB À PARIS

Nos. 933, 934, 935, 936, 937, 938

Corps Vingt

A. PINARD, FONDEUR,
RUE DE LA HARPE, PARIS

Corps Vingt-Deux

CLAUDE LAMESLE,
FONDEUR À PARIS

Corps Vingt-Quatre

ADOLPHE RÉNÉ
THOMPSON

Corps Vingt-Huit

JOSEPH GILLÉ,
FONDEUR

Corps Trente-Deux

NICOL. GANDO

Nos. 939, 940, 941, 942, 943

Corps Trente-Six

LABOULAYE

Corps Quarante

LESPINASSE

Corps Quarante-Quatre

CROSNIER

Corps Quarante-Huit

PASTEUR

Corps Soixante-Six

BIESTA

Nos. 944, 945, 946, 947, 948

GRECS.

διὰ τὴν ἐπιμέλειαν, διαπέμπων ἐκέλευε τοὺς φίλους τοῖς τὰ ἑαυτῶν σώματα ἄγουσιν ἵπποις ἐμβάλλειν τοῦτον τὸν χιλόν, ὡς μὴ πεινῶντες τοὺς ἑαυτοῦ φίλους ἄγωσιν. εἰ δὲ δή ποτε πορεύοιτο καὶ πλεῖστοι μέλλοιεν ὄψεσθαι, προσκαλῶν τοὺς φίλους ἐσπουδαιολογεῖτο, ὡς δηλοίη οὓς τιμᾷ. ὥστε ἔγωγε ἐξ ὧν ἀκούω οὐδένα κρίνω ὑπὸ πλειόνων πεφιλῆσθαι οὔτε Ἑλλήνων οὔτε βαρβάρων. τεκμήριον δὲ τούτου καὶ τόδε. παρὰ μὲν Κύρου δούλου ὄντος οὐδεὶς ἀπῄει πρὸς βασιλέα, πλὴν Ὀρόντας ἐπεχείρησε· καὶ οὗτος δὴ ὃν ᾤετο πιστόν οἱ εἶναι ταχὺ αὐτὸν ηὗρε Κύρῳ φίλτερον ἢ ἑαυτῷ· παρὰ δὲ βασιλέως πολλοὶ πρὸς Κῦρον ἀπῆλθον, ἐπειδὴ πολέμιοι ἀλλήλοις ἐγένοντο, καὶ οὗτοι μέντοι οἱ μάλιστα ὑπ᾽ αὐτοῦ ἀγαπώμενοι, νομίζοντες παρὰ Κύρῳ ὄντες ἀγαθοὶ ἀξιωτέρας ἂν τιμῆς τυγχάνειν ἢ παρὰ βασιλεῖ. μέγα δὲ τεκμήριον καὶ τὸ ἐν τῇ τελευτῇ τοῦ βίου αὐτῷ γενόμενον ὅτι καὶ αὐτὸς ἦν ἀγαθὸς καὶ κρίνειν ὀρθῶς ἐδύνατο τοὺς πιστοὺς καὶ εὔνους καὶ βεβαίους. ἀποθνήσκοντος γὰρ αὐτοῦ πάντες οἱ περὶ αὐτὸν φίλοι καὶ συντράπεζοι ἀπέθανον μαχόμενοι ὑπὲρ Κύρου πλὴν Ἀριαίου· οὗτος δὲ τεταγμένος ἐτύγχανεν ἐπὶ τῷ εὐωνύμῳ τοῦ ἱππικοῦ ἄρχων· ὡς δ᾽ ᾔσθετο Κῦρον πεπτωκότα, ἔφυγεν ἔχων καὶ τὸ στράτευμα πᾶν οὗ ἡγεῖτο.

Ἐνταῦθα δὴ Κύρου ἀποτέμνεται ἡ κεφαλὴ καὶ ἡ χεὶρ ἡ δεξιά. βασιλεὺς δὲ καὶ οἱ σὺν αὐτῷ διώκων εἰσπίπτει εἰς τὸ Κύρειον στρατόπεδον· καὶ οἱ μὲν μετὰ Αριαίου οὐκέτι ἵστανται ἀλλὰ φεύγουσι διὰ τοῦ αὐτῶν στρατοπέδου εἰς τὸν σταθμὸν ἔνθεν ὥρμηντο· τέτταρες δ᾽ ἐλέγοντο παρασάγγαι εἶναι τῆς ὁδοῦ. βασιλεὺς δὲ καὶ οἱ σὺν αὐτῷ τά τε ἄλλα πολλὰ διαρπάζουσι καὶ τὴν Φωκαΐδα τὴν Κύρου παλλακίδα τὴν σοφὴν καὶ καλὴν λεγομένην εἶναι [λαμβάνει]. ἡ δὲ Μιλησία ἡ νεωτέρα ληφθεῖσα ὑπὸ τῶν ἀμφὶ βασιλέα ἐκφεύγει γυμνὴ πρὸς τῶν Ἑλλήνων, οἳ ἔτυχον ἐν τοῖς σκευοφόοοις ὅπλα ἔχοντες καὶ ἀντιταχθέντες πολλοὺς μὲν τῶν ἁρπαζόντων ἀπέκτειναν, οἱ δὲ καὶ αὐτῶν απέθανον· οὐ μὴν ἔφυγόν γε, ἀλλὰ καὶ ταύτην ἔσωσαν καὶ ἄλλα ὁπόσα ἐντὸς αὐτῶν καὶ χρήματα καὶ ἄνθρωποι ἐγένοντο πάντα ἔσωσαν. ἐνταῦθα διέσχον ἀλλήλων βασιλεύς τε καὶ οἱ Ἕλληνες ὡς τριάκοντα στάδια, οἱ μέν διώκοντες τοὺς καθ᾽ αὑτοὺς ὡς πάντας νικῶντες, οἱ δ᾽ ἁρπάζοντες ὡς ἤδη πάντες νικῶντες. ἐπεὶ δ᾽ ᾔσθοντο οἱ μὲν Ἕλληνες ὅτι βασιλεὺς σὺν τῷ στρατεύματι ἐν τοῖς σκευοφόροις εἴη, βασιλεὺς δ᾽ αὖ ἤκουσε Τισσαφέρνους ὅτι οἱ Ἕλληνες νικῷεν τὸ καθ᾽ αὑτοὺς καὶ εἰς τὸ πρόσθεν οἴχονται διώκοντες, ἐνταῦθα δὴ βασιλεὺς μὲν ἀθροίζει τε τοὺς ἑαυτοῦ καὶ συντάττεται, ὁ δὲ Κλέαρχος ἐβουλεύετο Πρόξενον καλέσας, πλησιαίτατος γὰρ ἦν, εἰ πέμποιέν τινας ἢ πάντες ἴοιεν ἐπὶ τὸ στρατόπεδον ἀρήξοντες. ἐν τούτῳ καὶ βασιλεὺς δῆλος ἦν προσιὼν πάλιν ὡς ἐδόκει ὄπισθεν. καὶ οἱ μὲν Ἕλληνες στραφέντες παρεσκευάζοντο ὡς ταύτῃ προσιόντος καὶ δεξόμενοι, ὁ δὲ [βασιλεὺς] ταύτῃ μὲν οὐκ ἦγεν, ᾗ δὲ παρῆλθεν ἔξω τοῦ εὐωνύμου κέρατος ταύτῃ καὶ ἀπήγαγεν, ἀναλαβὼν καὶ τοὺς ἐν τῃ μάχῃ κατὰ τοὺς Ἕλληνας αὐτομολήσαντας καὶ Τισσαφέρνην καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ. ὁ γὰρ Τισσαφέρνης ἐν τῇ πρώτῃ συνόδῳ οὐκ ἔφυγεν, ἀλλὰ διήλασε παρὰ τὸν ποταμὸν κατὰ τοὺς Ἕλληνας πελταστάς· διελαύνων δὲ κατέκανε μὲν οὐδένα, διαστάντες δ᾽ οἱ Ἕλληνες ἔπαιον καὶ ἠκόντιζον αὐτούς· Ἐπισθένης δὲ Ἀμφιπολίτης ἦρχε των πελταστῶν καὶ ἐλέγετο φρονιμος γενέσθαι. ὁ δ᾽ οὖν Τισσαφέρνης ὡς μεῖον ἔχων ἀπηλλάγη, πάλιν μὲν οὐκ ἀναστρέφει, εἰς δὲ τὸ στρατόπεδον ἀφικόμενος τὸ τῶν Ἑλλήνων ἐκεῖ συντυγχάνει βασιλεῖ, καὶ ὁμοῦ δὴ πάλιν συνταξάμενοι ἐπορεύοντο. ἐπεὶ δ᾽ ἦσαν κατὰ τὸ εὐώνυμον τῶν Ἑλλήνων κέρας, ἔδεισαν οἱ Ἕλληνες μὴ προσάγοιεν πρὸς τὸ κέρας καὶ περιπτύξαντες ἀμφοτέρωθεν αὐτοὺς κατακόψειαν· καὶ ἐδόκει αὐτοῖς

No. 588. (Corps 8)

ἀναπτύσσειν τὸ κέρας καὶ ποιήσασθαι ὄπισθεν τὸν ποταμόν. ἐν ᾧ δὲ ταῦτα ἐβουλεύοντο καὶ δὴ βασιλεὺς παραμειψάμενος εἰς τὸ αὐτὸ σχῆμα κατέστησεν ἀντίαν τὴν φάλαγγα ὥσπερ τὸ πρῶτον μαχούμενος συνήει. ὡς δὲ εἶδον οἱ Ἕλληνες ἐγγύς τε ὄντας καὶ παρατεταγμένους, αὖθις παιανίσαντες ἐπῆσαν πολὺ ἔτι προθυμότερον ἢ τὸ πρόσθεν. οἱ δ' αὖ βάρβαροι οὐκ ἐδέχοντο, ἀλλ' εκ πλείονος ἢ τὸ πρόσθεν ἔφευγον· οἱ δ' ἐπεδίωκον μέχρι κώμης τινός· ἐνταῦθα δ' ἔστησαν οἱ Ἕλληνες· ὑπὲρ γαρ τῆς κώμης γήλοφος ἦν, ἐφ' οὗ ἀνεστράφησαν οἱ ἀμφὶ βασιλέα, πεζοὶ μὲν οὐκέτι, τῶν δὲ ἱππέων ὁ λόφος ἐνεπλήσθη, ὥστε τὸ ποιούμενον μὴ γιγνώσκειν. καὶ τὸ βασίλειον σημεῖον ὁρᾶν ἔφασαν ἀετόν τινα χρυσοῦν ἐπὶ πέλτη [ἐπὶ ξύλου] ἀνατεταμένον. ἐπεὶ δὲ καὶ ἐνταῦθ' ἐχώρουν οἱ Ἕλληνες, λείπουσι δὴ καὶ τὸν λόφον οἱ ἱππεῖς· οὐ μὴν ἔτι ἀθρόοι ἀλλ' ἄλλοι ἄλλοθεν· ἐψιλοῦτο δ' ὁ λόφος τῶν ἱππέων· τέλος δὲ καὶ πάντες ἀπεχώρησαν. ὁ οὖν Κλέαρχος οὐκ ἀνεβίβαζεν ἐπὶ τὸν λόφον, ἀλλ' ὑπ' αὐτὸν στήσας τὸ στράτευμα πέμπει Λύκιον τὸν Συρακόσιον καὶ ἄλλον ἐπὶ τὸν λόφον καὶ κελεύει κατιδόντας τὰ ὑπὲρ τοῦ λόφου τί ἐστιν ἀπαγγεῖλαι. καὶ ὁ Λύκιος ἤλασέ τε καὶ ἰδὼν ἀπαγγέλλει ὅτι φεύγουσιν ἀνὰ κράτος. σχεδὸν δ' ὅτε ταῦτα ἦν καὶ ἥλιος ἐδύετο. ἐνταῦθα δ' ἔστησαν οἱ Ἕλληνες καὶ θέμενοι τὰ ὅπλα ἀνεπαύοντο· καὶ ἅμα μὲν ἐθαύμαζον ὅτι οὐδαμοῦ Κῦρος φαίνοιτο οὐδ' ἄλλος ἀπ' αὐτοῦ οὐδεὶς παρείη· οὐ γὰρ ᾔδεσαν αὐτὸν τεθνηκότα, ἀλλ' εἴκαζον ἢ διώκοντα οἴχεσθαι ἢ καταληψόμενόν τι προεληλακέναι· καὶ αὐτοὶ ἐβουλεύοντο εἰ αὐτοῦ μείναντες τὰ σκευοφόρα ἐνταῦθα ἄγοιντο ἢ ἀπίοιεν ἐπὶ τὸ στρατόπεδον. ἔδοξεν αὐτοῖς ἀπιέναι· καὶ ἀφικνοῦνται ἀμφὶ δορπηστὸν ἐπὶ τὰς σκηνάς. ταύτης μὲν τῆς ἡμέρας τοῦτο τὸ τέλος ἐγένετο. καταλαμβάνουσι δὲ τῶν τε ἄλλων χρημάτων τὰ πλεῖστα διηρπασμένα καὶ εἴ τι σιτίον ἢ ποτὸν ἦν, καὶ τὰς ἁμάξας μεστὰς ἀλεύρων καὶ οἴνου, ἃς παρεσκευάσατο Κῦρος, ἵνα εἴ ποτε σφοδρὰ τὸ στράτευμα λάβοι ἔνδεια, διαδοίη τοῖς Ἕλλησιν· ἦσαν δ' αὗται τετρακόσιαι ὡς ἐλέγοντο ἅμαξαι· καὶ ταύτας τότε οἱ σὺν βασιλεῖ διήρπασαν. ὥστε ἄδειπνοι ἦσαν οἱ πλεῖστοι τῶν Ἑλλήνων· ἦσαν δὲ καὶ ἀνάριστοι· πρὶν γὰρ δὴ καταλῦσαι τὸ στράτευμα πρὸς ἄριστον βασιλεὺς ἐφάνη. ταύτην μὲν οὖν τὴν νύκτα οὕτω διεγένοντο.

Ὡς μὲν οὖν ἠθροίσθη Κύρῳ τὸ Ἑλληνικὸν ὅτε ἐπὶ τὸν ἀδελφὸν Ἀρταξέρξην ἐστρατεύετο, καὶ ὅσα ἐν τῇ ἀνόδῳ ἐπράχθη καὶ ὡς ἡ μάχη ἐγένετο καὶ ὡς Κῦρος ἐτελεύτησε καὶ ὡς ἐπὶ τὸ στρατὸπεδον ἐλθόντες οἱ Ἕλληνες ἐκοιμήθησαν οἰόμενοι τὰ πάντα νικᾶν καὶ Κῦρον ζῆν, ἐν τῷ ἔμπροσθεν λόγῳ δεδήλωται. ἅμα δὲ τῇ ἡμέρᾳ συνελθόντες οἱ στρατηγοὶ ἐθαύμαζον ὅτι Κῦρος οὔτε ἄλλον πέμποι σημανοῦντα ὅ,τι χρὴ ποιεῖν οὔτε αὐτὸς φαίνοιτο. ἔδοξεν οὖν αὐτοῖς συσκευασαμένοις ἃ εἶχον καὶ ἐξοπλισαμένοις προϊέναι εἰς τὸ

πρόσθεν ἕως Κύρῳ συμμίξειαν. ἤδη δὲ ἐν ὁρμῇ ὄντων ἅμ' ἡλίῳ ἀνίσχοντι ἦλθε Προκλῆς ὁ Τευθρανίας ἄρχων, γεγονὼς ἀπὸ Δαμαράτου τοῦ Λάκωνος, καὶ Γλοῦς ὁ Ταμῶ. οὗτοι ἔλεγον ὅτι Κῦρος μὲν τέθνηκεν, Ἀριαῖος δὲ πεφευγὼς ἐν τῷ σταθμῷ εἴη μετὰ τῶν ἄλλων βαρβάρων ὅθεν τῇ προτεραίᾳ ὥρμηντο, καὶ λέγοι ὅτι ταύτην μὲν τὴν ἡμέραν περιμείνειεν ἂν αὐτούς, εἰ μέλλοιεν ἥκειν, τῇ δὲ ἄλλῃ ἀπιέναι φαίη ἐπὶ Ἰωνίας, ὅθενπερ ἦλθε. ταῦτα ἀκούσαντες οἱ στρατηγοὶ καὶ οἱ ἄλλοι Ἕλληνες πυνθανόμενοι βαρέως ἔφερον. Κλέαρχος δὲ τάδε εἶπεν. Ἀλλ' ὤφελε μὲν Κῦρος ζῆν· ἐπεὶ δὲ τετελεύτηκεν, ἀπαγγέλλετε Ἀριαίῳ ὅτι ἡμεῖς νικῶμέν τε βασιλέα καὶ ὡς ὁρᾶτε οὐδεὶς ἔτι ἡμῖν μάχεται, καὶ εἰ μὴ ὑμεῖς ἤλθετε, ἐπορευόμεθα ἂν ἐπὶ βασιλέα. ἐπαγγελλόμεθα δὲ Ἀριαίῳ, ἐὰν ἐνθάδε ἔλθῃ, εἰς τὸν θρόνον τὸν βασίλειον καθιεῖν αὐτόν· τῶν γὰρ μάχῃ νικώντων καὶ τὸ ἄρχειν ἐστί. ταῦτ' εἰπὼν ἀποστέλλει τοὺς ἀγγέλους καὶ σὺν αὐτοῖς Χειρίσοφον τὸν Λάκωνα καὶ Μένωνα τὸν Θετταλόν· καὶ γὰρ αὐτὸς Μένων ἐβούλετο· ἦν γὰρ φίλος καὶ ξένος Ἀριαίου. οἱ μὲν ᾤχοντο, Κλέαρχος δὲ περιέμενε. τὸ δὲ στράτευμα ἐπορίζετο σῖτον ὅπως ἐδύνατο ἐκ τῶν ὑποζυγίων κόπτοντες τοὺς βοῦς καὶ ὄνους· ξύλοις δ' ἐχρῶντο μικρὸν προϊόντες ἀπὸ τῆς φάλαγγος οὗ ἡ μάχη ἐγένετο τοῖς τε οἰστοῖς πολλοῖς οὖσιν, οὓς ἠνάγκαζον οἱ Ἕλληνες ἐκβάλλειν τοὺς αὐτομολοῦντας παρὰ βασιλέως, καὶ τοῖς γέρροις καὶ ταῖς ἀσπίσι ταῖς ξυλίναις ταῖς Αἰγυπτίαις· πολλαὶ δὲ καὶ πέλται καὶ ἅμαξαι ἦσαν φέρεσθαι ἔρημοι· οἷς πᾶσι χρώμενοι κρέα ἕψοντες ἤσθιον ἐκείνην τὴν ἡμέραν. καὶ ἤδη τε ἦν περὶ πλήθουσαν ἀγορὰν καὶ ἔρχονται παρὰ βασιλέως καὶ Τισσαφέρνους κήρυκες οἱ μὲν ἄλλοι βάρβαροι, ἦν δ' αὐτῶν Φαλῖνος εἷς Ἕλλην, ὃς ἐτύγχανε παρὰ Τισσαφέρνει ὢν καὶ ἐντίμως ἔχων· καὶ γὰρ προσεποιεῖτο ἐπιστήμων εἶναι τῶν ἀμφὶ τάξεις τε καὶ ὁπλομαχίαν. οὗτοι δὲ προσελθόντες καὶ καλέσαντες τοὺς τῶν Ἑλλήνων ἄρχοντας λέγουσιν ὅτι βασιλεὺς κελεύει τοὺς Ἕλληνας, ἐπεὶ νικῶν τυγχάνει καὶ Κῦρον ἀπέκτονε, παραδόντας τὰ ὅπλα ἰόντας ἐπὶ τὰς βασιλέως θύρας εὑρίσκεσθαι ἄν τι δύνωνται ἀγαθόν. ταῦτα μὲν εἶπον οἱ βασιλέως κήρυκες· οἱ δὲ Ἕλληνες βαρέως μὲν ἤκουσαν, ὅμως δὲ Κλέαρχος τοσοῦτον εἶπεν ὅτι οὐ τῶν νικώντων εἴη τὰ ὅπλα παραδιδόναι· ἀλλ', ἔφη, ὑμεῖς μέν, ὦ ἄνδρες στρατηγοί, τούτοις ἀποκρίνασθε ὅ,τι κάλλιστόν τε καὶ ἄριστον ἔχετε· ἐγὼ δὲ

αὐτίκα ἥξω. ἐκάλεσε γάρ τις αὐτὸν τῶν ὑπηρετῶν, ὅπως ἴδοι τὰ ἱερὰ ἐξῃρημένα· ἔτυχε γὰρ θυόμενος. ἔνθα δὴ ἀπεκρίνατο Κλεάνωρ μὲν ὁ Ἀρκὰς πρεσβύτατος ὢν ὅτι πρόσθεν ἂν ἀποθάνοιεν ἢ τὰ ὅπλα παραδοῖεν· Πρόξενος δὲ ὁ Θηβαῖος, Ἀλλ' ἐγώ, ἔφη, ὦ Φαλῖνε, θαυμάζω πότερα ὡς κρατῶν βασιλεὺς αἰτεῖ τὰ ὅπλα ἢ ὡς διὰ φιλίαν δῶρα. εἰ μὲν γὰρ ὡς κρατῶν, τί δεῖ αὐτὸν αἰτεῖν καὶ οὐ λαβεῖν ἐλθόντα; εἰ δὲ πείσας βούλεται λαβεῖν, λεγέτω τί ἔσται τοῖς στρατιώταις, ἐὰν αὐτῷ ταῦτα χαρίσωνται. πρὸς ταῦτα Φαλῖνος εἶπε, Βασιλεὺς νικᾶν ἡγεῖται, ἐπεὶ Κῦρον ἀπέκτονε. τίς γὰρ αὐτῷ ἔστιν ὅστις τῆς ἀρχῆς ἀντιποιεῖται; νομίζει δὲ καὶ ὑμᾶς ἑαυτοῦ εἶναι, ἔχων ἐν μέσῃ τῇ ἑαυτοῦ χώρᾳ καὶ ποταμῶν ἐντὸς ἀδιαβάτων καὶ πλῆθος ἀνθρώπων ἐφ' ὑμᾶς δυνάμενος ἀγαγεῖν ὅσον οὐδ' εἰ παρέχοι ὑμῖν δύναισθε ἂν ἀποκτεῖναι. μετὰ τοῦτον Θεόπομπος Ἀθηναῖος εἶπεν, Ὦ Φαλῖνε, νῦν, ὡς σὺ ὁρᾷς, ἡμῖν οὐδὲν ἔστιν ἀγαθὸν ἄλλο εἰ μὴ ὅπλα καὶ ἀρετή. ὅπλα μὲν οὖν ἔχοντες οἰόμεθα ἂν καὶ τῇ ἀρετῇ χρῆσθαι, παραδόντες δ' ἂν ταῦτα καὶ τῶν σωμάτων στερηθῆναι. μὴ οὖν οἴου τὰ μόνα ἀγαθὰ ἡμῖν ὄντα ὑμῖν παραδώσειν, ἀλλὰ σὺν τούτοις καὶ περὶ τῶν ὑμετέρων ἀγαθῶν

GOTHIQUES.

La fortune favorable et la fortune adverſe.

Miex vaut aſſés et profite
Fortune perverſe et contraire,
Que la mole et la débonnaire;
Et ſe ce te ſemble doutable,
C'eſt bien par argument provable,
Que la débonnaire et la mole
Leur ment, et les boule et afole,
Et les alcite comme mère
Qui ne ſemble pas eſtre amère.
Semblant lor fait d'eſtre loiaus,
Quant lor départ de ſes joiaus,
Comme d'onors et de richeſces,
De dignetés et de hauteſces,
Et lor promet eſtableté
En eſtat de muableté,
Et tous les peſt de gloire vaine
En la beneurté mundaine.
Quant ſus ſa roë les fait eſtre,
Lors cuident eſtre ſi grant meſtre,
Et lor eſtat ſi fers véoir,
Qu'ils n'en puiſſent jamais chéoir;
Et quant en tel point les a mis,
Croire lor fait qu'ils ont d'amis
Tant qu'il ne les ſevent nombrer,
N'il ne ſ'en puéent deſcombrer,
Qu'il n'aillent entor eus et viengnent,
Et que por ſeignors ne les tiengnent,
Et lor prometent lor ſerviſes
Jusqu'au deſpendre lor chemiſes:
Voire juſques au ſanc eſpendre
Por eus garentir et défendre,
Prez d'obéir et d'eus enſivre
A tous les jors qu'il ont à vivre:
Et cil qui tiez paroles oient
S'en glorefient, et les croient
Auſinc cum ſe fuſt Évangile;
Et tout eſt flaterie et guile,
Si cum cil après le ſauroient
Se tous lor biens perdus avoient,
Qu'il n'éuſſent où recovrer,
Lors verroient amis ovrer:
Car de cent amis aparens,
Soient compaignons, ou parens,
S'uns lor en pooit demorer,
Diex en devroient adorer.
Ceſte fortune que j'ai dite,
Quant avec les hommes habite,
Ele troble lor congnoiſſance,
Et les norriſt en ignorance.
Mès la contraire et la perverſe,
Quant de lor grant eſtat les verſe,
Et les tumbe autor de ſa roë
Du ſommet envers en la boë,
Et leur aſſiet, comme maraſtre,
Au cuer un dolorous emplaſtre
Deſtrempé, non pas de vin aigre,
Mais de povreté laſſe et maigre:
Ceſte monſtre qu'ele eſt veroie,
Et que nus fier ne ſe doie
En la beneurte fortune!

No. 1368. (Corps 7)

Jean Froissart.

Virelai.

On dit que j'ay bien manière
D'estre orguilleusette;
Bien affiert à estre fière
Jeune pucelette.

Hier matin je me levay
Droit à la journée,
En un jardinet entray
Dessus la rousée.

Je cuiday estre premirèe
Au clos sur l'herbette,
Mais mon doux amy y ère
Cueillant la flourette.

On dit que j'ay bien manière
D'estre orguilleusette;
Bien affiert à estre fière
Jeune pucelette.

Un chappelet ly dounay
Fait à la vesprée:
Il le prist, bon gré l'en say,
Puis m'a appellée:

«Vueillez ouïr ma prière
Très-belle et doucette;
Un petit plus que n'affière
Vous m'estes durette.»

On dit que j'ay bien manière
Destre orguilleusette;
Bien affiert à estre fière
Jeune pucelette.

Rondeau.

Reviens, amy: trop longue est ta demeure;
Elle me fait avoir peine et doulour.
Mon esperit te demande à toute heure:
Reviens, amy: trop longue est ta demeure.
Car il n'est nul, fors toi, qui me sequeure,
Ne secourra, jusques à ton retour.
Reviens, amy: trop longue est ta demeure:
Elle me fait avoir peine et doulour.

No. 1369. (Corps 8)

Rondeau.

Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, ſoin et mélancolie;
Me cuidez-vous toute ma vie
Gouverner comme fait avez?
Je vous promets que non ferez;
Raiſon aura ſur vous maiſtrie;
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, ſoin et mélancolie.
Si jamais plus vous retournez
Avecque voſtre compagnie,
Je prie à Dieu qu'il vous maudie,
Et le jour que vous reviendrez:
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, ſoin et mélancolie.

No. 1371. (Corps 12)

Couplets

adressés à la Marquise de Verneuil

Le cœur blessé, les yeux en larmes;
Ce cœur ne songe qu'à vos charmes:
Vous êtes mon unique amour;
Jour et nuit pour vous je soupire:
Si vous m'aimez à votre tour,
J'auray tout ce que je désire.
Je vous offre sceptre et couronne;
Mon sincère amour vous les donne:
A qui puis-je mieux les donner?
Roy trop heureux sous votre empire,
Je croiray doublement régner
Si j'obtiens ce que je désire.

No. 1372. (Corps 20)

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers.
La terre tremblante
Fremit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglaute
Recule d'horreur.

No. 1373. (Corps 32)

Typographia
Artium omnium
Conſervatrix.

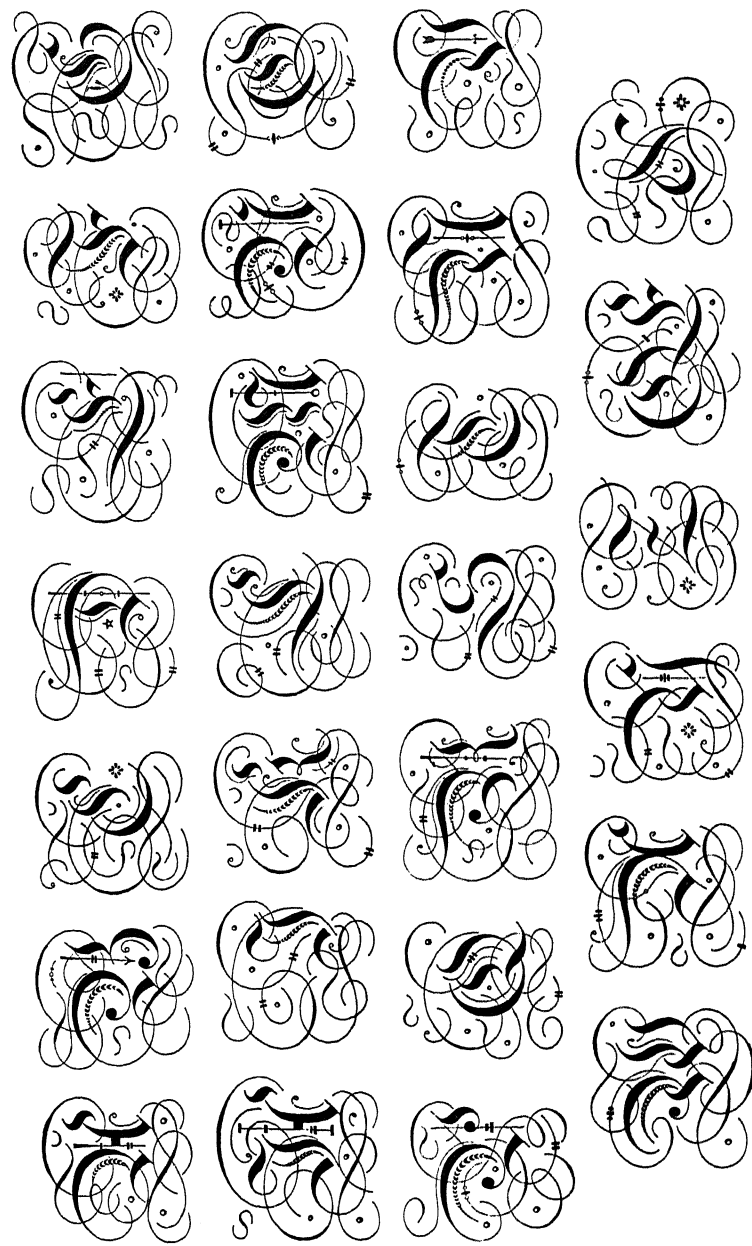
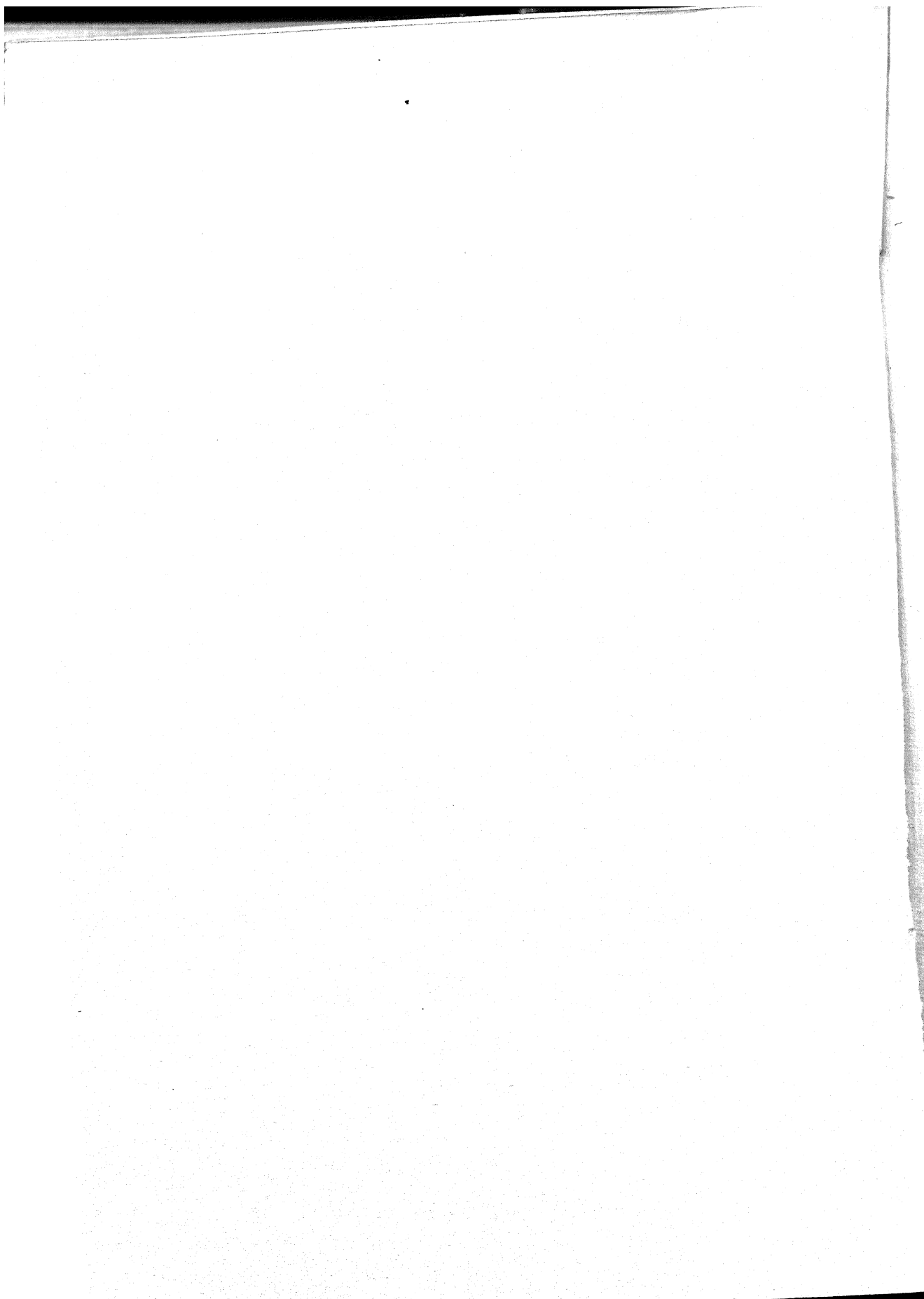
No. 1488. (Corps 84)

Ce qui a été, c'eſt ce qui ſera; et ce qui a été fait eſt ce qui ſe fera et il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil.

No. 1404. (Corps 48)

GOTHIQUE ORNÉE.

No. 1489. (Corps 60)

No. 1489. (Versales)

ECRITURE.

Épreuve
de caractères d'écriture.
de la Fonderie
de
Jules Didot.

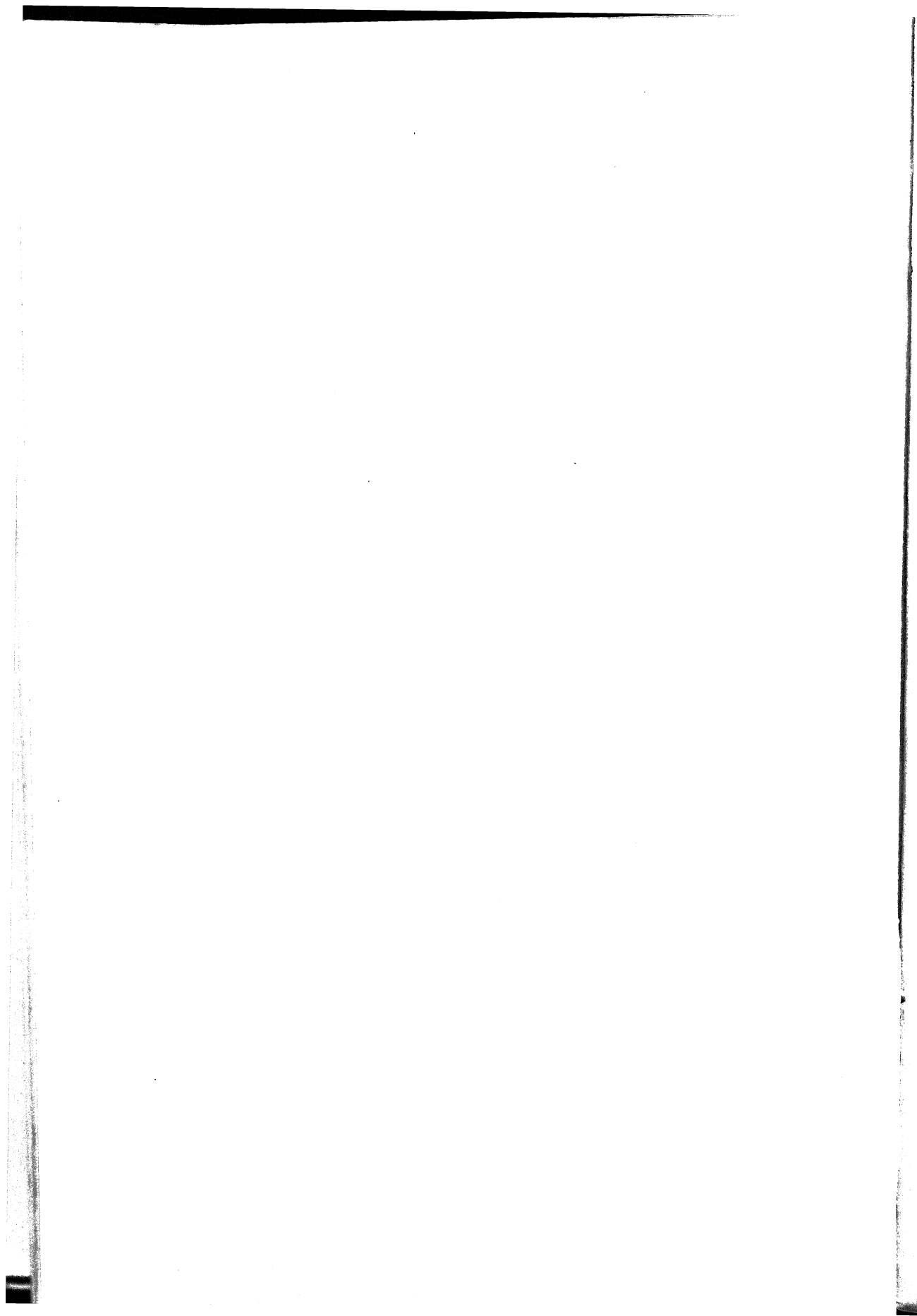
A B C E D E

F G G H I J

K L M N O P

Q R S T U V

W X Y Z

Anglaise. No. 722

EGYPTIENNES.

EGYPTIENNES.

Corps Six

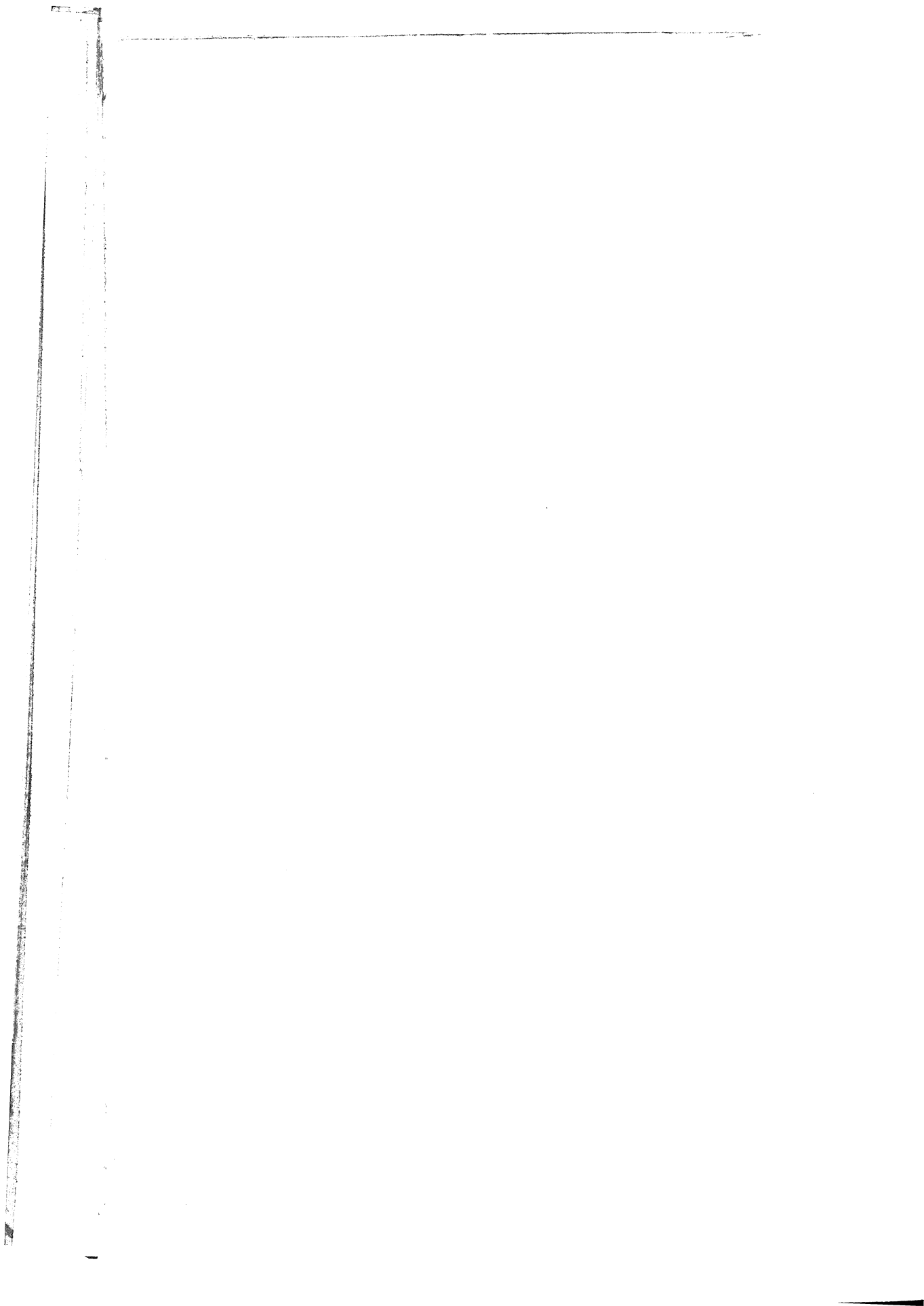
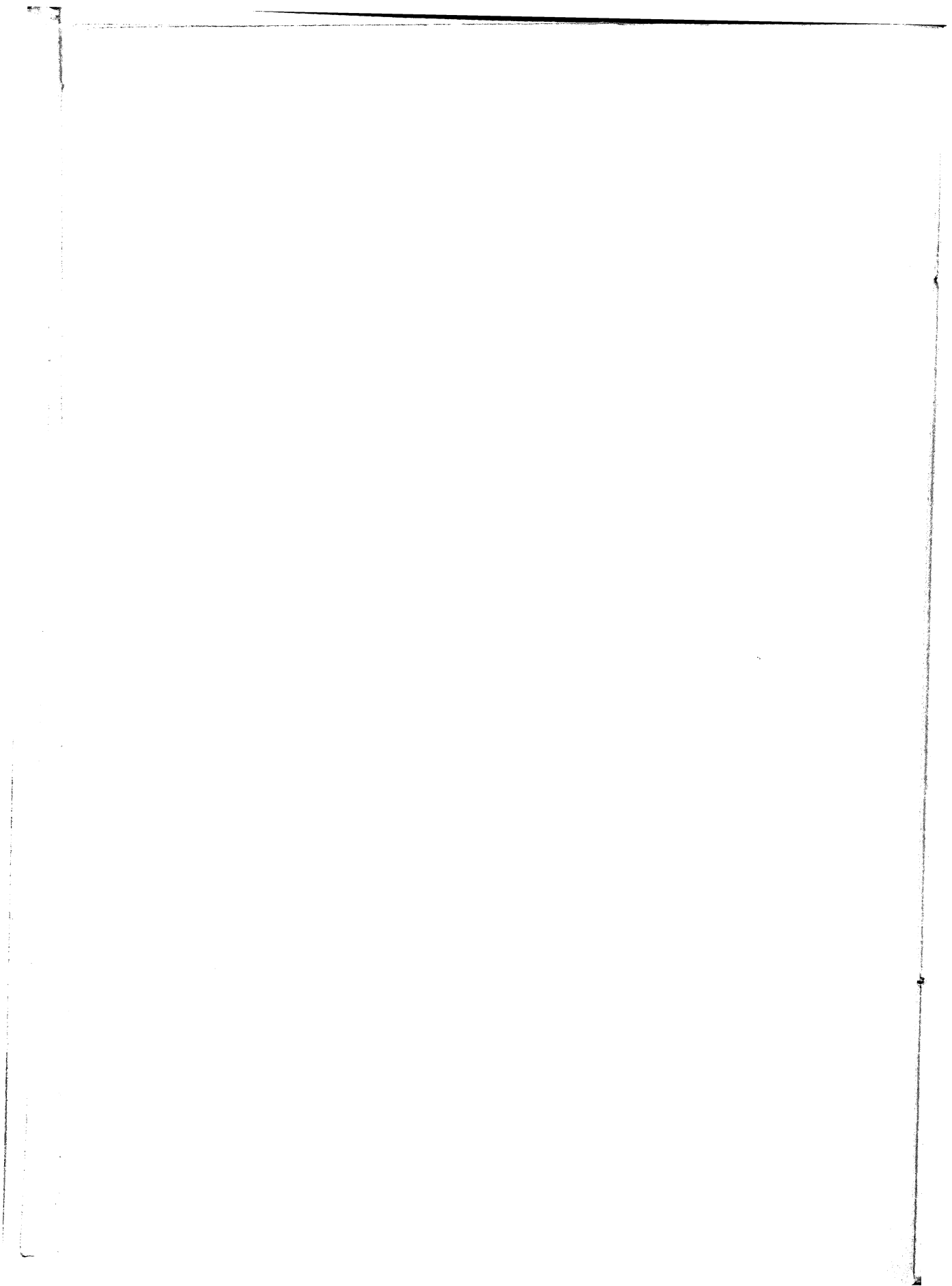
**POUR CONSACRER LA MÉMOIRE DES FAITS,
ON EMPRUNTA D'ABORD LES TRAITS DE LA NATURE.
HIÉROGLYPHES OBSCURS, SIGNES TROP IMPARFAITS,
CÉDEZ LA PLACE À L'ÉCRITURE.**

Corps Six

***C'EST DE DIEU QUE NOUS VIENT CET ART INGÉNIEUX
DE PEINDRE LA PAROLE ET DE PARLER AUX YEUX,
ET PAR DES TRAITS DIVERS DE FIGURES TRACÉES,
DONNER DE LA COULEUR ET DU CORPS AUX PENSÉES.***

Corps Sept

**SOUTIEN DU TEMPLE DE MÉMOIRE
NOUS TRANSMETTONS LES FAITS À LA POSTÉRITÉ,
LES ARTS, LES SCIENCES, L'HISTOIRE
NOUS DOIVENT L'IMMORTALITÉ.**

Nos. 1139, 1157, 1140.

FANTAISIES.

Azurées Blanches Corps Dix-Huit

LES SAINTS ÉVANGILES

Azurées Blanches Corps Vingt-Quatre

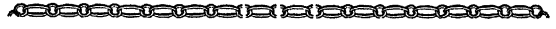
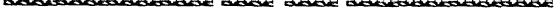
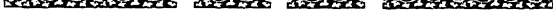
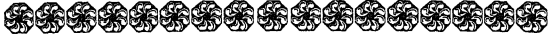
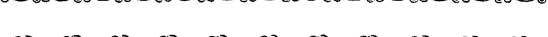
LES PSAUMES DE DAVID

Ornées Corps Trente-Deux

MARSEILLE

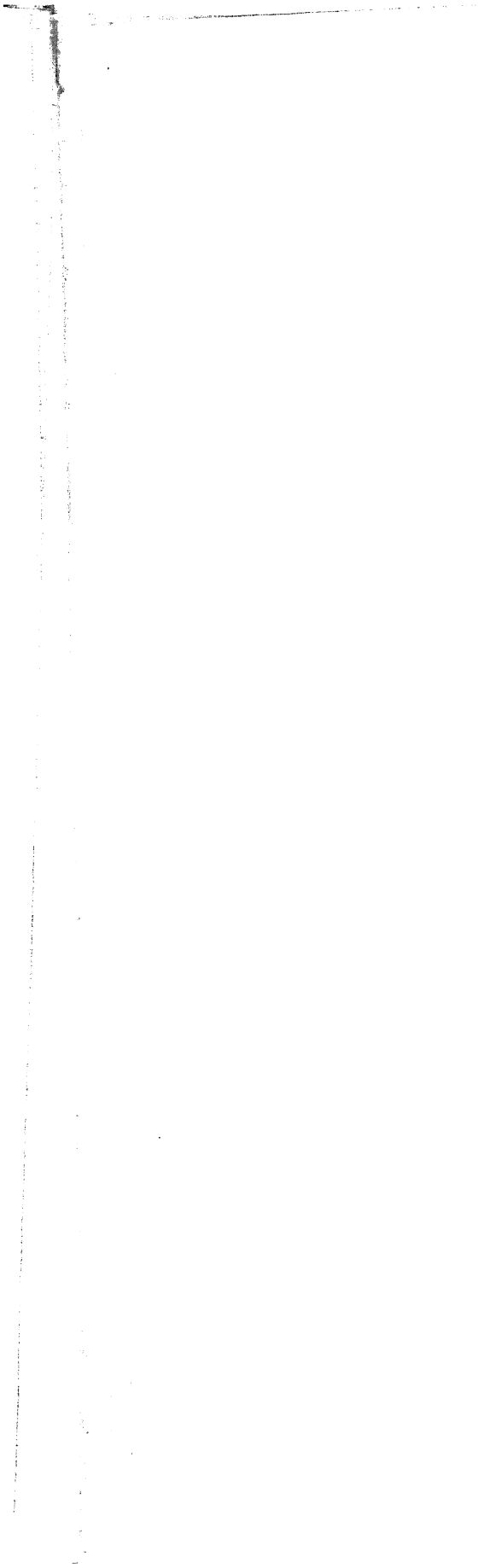
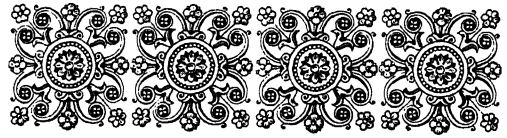
Ornées Corps Trente-Six

ITALIE

Ornées Corps Cinquante-Deux

LA FRANCE

Ornées Corps Soixante-Six

PARIS

Fantaisie. Nos. 1358, 1360, 1291, 1292, 1293, 1294.

FLEURONS ET VIGNETTES.

No.		Corps
1455		6
1462/63		6
1484		6
1513		6
1517/18		6
1531		8
1578		8
1588		8
1591		8
1597		8
1618		10
1636		10
1665		11
1666		11
1673		11
1674		11
1675		11

No.	Corps
1679	11
1686	11
1711	14
1720	14
2474/75	14
1735	15
1740	15
1742	15
1768	16
1791	18
1831/32	18
2486	18
1839	20

No.
Corps
1841
20
1863
20
1871
22
1872/73
22
1877
22
1878
22
1879/80
22
1882/83
22
1891
22

No.
Corps
2489
22
1898
24
1898a
24
1899
24
1900
24
1905/06
24
1912
24
1914/15
24
2492
24

No.
Corps
1923
28
1931/32
28
1959
28
1961
30
1962
30
2501
30
1974/75
32

No.
Corps
1978/79
32
1980/79
32
2012/13
44
2015
44
2521
60

No.
Corps
2020/21
66
2022
66
2520
100